SPECIMEN D'UN ESSAI DE RECONSTRUCTION CONJECTURALE DU TRISTAN DE THOMAS

Thomas, Anglo-Norman poet.

SPÉCIMEN D'UN ESSAI

DE

RECONSTRUCTION CONJECTURALE

DU

TRISTAN DE THOMAS

VON

J. BÉDIER

SONDERABZUG AUS: FORSCHUNGEN ZUR ROMANISCHEN PHILOLOGIE
FESTGABE FÜR HERMANN SUCHIER

HALLE A. S.
MAX NIEMEYER
1900

SPÉCIMEN D'UN ESSAI
DE
RECONSTRUCTION CONJECTURALE
DU
TRISTAN DE THOMAS

VON

J. BÉDIER

HALLE A. S.
MAX NIEMEYER
1900

SONDERABZUG AUS: FORSCHUNGEN ZUR ROMANISCHEN PHILOLOGIE
FESTGABE FÜR HERMANN SUCHIER

SPECIMEN D'UN ESSAI DE RECONSTRUCTION CONJECTURALE DU TRISTAN DE THOMAS.

M. E. Kölbing, faisant justice de théories grâce à lui caduques et désormais périmées, a établi que le *Tristan und Isolde* de Gottfried de Strasbourg, le *Sir Tristrem* et la *Tristrams Saga ok Isondar* procèdent directement d'un même original, qui est le *Tristan* du trouvère anglo-normand Thomas. Partant de là, et préparant une édition des fragments conservés du poème de Thomas, il m'a semblé qu'il serait possible, par une confrontation des trois textes dérivés de ce poème, de reconstruire à peu près les parties perdues de l'original.

Ce qui fonde en raison cette tentative, c'est que l'auteur de la *Saga,* Frère Robert, est moins un remanieur qu'un traducteur. Il n'invente guère; ce qu'il conserve de l'original, il le rend volontiers mot pour mot, raccourcissant à peine, çà et là, le récit. La *Saga* nous livre donc, presque continûment, le texte même (décoloré, à vrai dire) de son modèle français. Mais Frère Robert est un abréviateur; il a coupé et taillé très librement; et, si presque tout ce qui est dans la *Saga* était dans le poème de Thomas, la réciproque est loin d'être vraie: la *Saga* a rejeté plus de la moitié des vers originaux, soit — selon mon calcul — de dix à douze mille vers. Et ces coupures ont entraîné Frère Robert, plus souvent qu'on n'imaginerait, à modifier les données des épisodes par lui conservés.

Le poème de Gottfried et le *Sir Tristrem,* appelés à témoin, nous permettent de retrouver partiellement les passages sacrifiés, et lorsque la *Saga* modifie les données de fait et la marche même du roman, de restaurer la leçon primitive.

Cette restitution s'opère d'elle-même, et presque mécaniquement, aussi souvent que nos trois textes sont d'accord ou que deux d'entre eux sont d'accord contre le troisième. Mais, presque à chaque page, il advient qu'ils nous donnent trois versions divergentes du même épisode. Il faut choisir. Où sont les raisons du choix? Dans la représentation plus ou moins exacte qu'on s'est faite des tendances propres à chacun des trois remanieurs, de ses procédés, de sa manière.

Ce travail d'observation et de critique préalable, je l'ai poussé aussi loin que j'ai pu. Je le décrirai dans la préface de mon édition; ici, sans faire la théorie des principes qui se dégagent de cette analyse et qui m'ont guidé, j'en donne seulement l'application pratique. Car les *Tristanforscher* auront vite fait de reconnaître ces principes, et c'est à eux que je m'adresse ici. Ils savent que ce travail de reconstruction est de longue haleine, minutieux, malaisé; que, bien exécuté, il servirait grandement à la critique de nos vieux poèmes et à mieux mesurer l'originalité créatrice de Gottfried; ils peuvent apercevoir, dans le spécimen que je leur livre, telle faute générale de méthode, qu'il serait temps encore de réparer; s'aviser de tels signes conventionnels, de tels artifices typographiques plus commodes, plus utiles que les miens: c'est pourquoi j'ai cru bon et légitime de leur soumettre ici, et spécialement à mon cher maître, M. le Professeur Suchier, un état, revisible encore, de mon travail.

Abréviations et signes conventionnels.

Il a fallu, au cours du travail qui suit, recourir constamment à tout un jeu de signes conventionnels. Il importait à la fois qu'ils ne gênassent pas trop une lecture courante, et qu'ils rendissent un compte exact de mon travail à des lecteurs désireux de le contrôler ou de s'en servir pour des recherches ultérieures. J'ai donc fait effort pour que ces signes, sans se rendre très importuns, fussent significatifs et clairs.

1°. Conservant les abréviations adoptées par M. Kölbing, j'appelle:

S, la *Saga,*
G, le *Tristan* de Gottfried,
E, *Sir Tristrem.*

2°. J'adopte la division en grands chapitres consacrée pour les éditions du poème de Gottfried.

3°. *Caractères romains.* Quand il me paraît assuré ou très probable que l'original contenait tel passage, j'imprime ce passage en caractères *romains.*

4°. *Italiques.* Quand il y a doute, au contraire, j'imprime le passage en *italiques,* et j'explique mes doutes en note.

5°. *Indications marginales.* S étant la base de ce travail, je porte en marge le numéro assigné par M. Kölbing à chacun des petits chapitres de S, mais je n'indique le numéro de la ligne où l'on pourra retrouver tel passage de S qu'au seul cas où j'ai cru devoir modifier l'ordre du récit de la *Saga.*

6°. Au contraire, tout emprunt à G seul ou à E seul est indiqué en marge par la lettre G suivie de la numérotation de l'édition Golther, ou par la lettre E suivie de la numérotation de l'édition Kölbing; un point [.], au commencement de chaque ligne, indique ces passages empruntés au seul G ou au seul E.

7°. Lorsque je veux exprimer que tel passage de S, de G, ou d'E se rapporte de loin au texte que j'adopte, non comme une imitation fidèle, mais comme un ressouvenir plus ou moins indirect, comme un remaniement plus ou moins fantaisiste, j'enferme entre parenthèses [G, v. . . . .] l'indication marginale de ce passage.

8°. *Emploi des doubles crochets.* Quand un passage de ma translation est établi par l'accord de nos trois textes ou de deux d'entre eux, j'enferme entre doubles crochets, »». . . . .««, répétés au commencement de chaque ligne, le passage où se remarque cet accord.

9°. *Emploi du signe* ». . . .«. Quand l'accord de deux de nos textes ou des trois se manifeste au cours de tout un long passage, mais que tel détail n'est donné que par l'un de ces textes, si je crois devoir conserver ce détail, pour exprimer qu'il ne figure qu'en telle version, je l'enferme entre crochets et le fais suivre de l'initiale qui désigne cette version: ». . . . (G)«.

10°. *Lignes de points.* Quand je suppose qu'en tel endroit du roman original a existé un passage supprimé par nos trois remaniements, ou traité par l'un deux en telle sorte que le

départ des données originales soit impossible, j'indique cette lacune par une ou deux lignes de points [1] . . . .

11°. *Passages entre parenthèses.* Quand j'enferme entre parenthèses [. . . .] un passage, c'est pour indiquer que j'emprunte à l'une des trois versions telle donnée du récit, mais seulement la donnée, sans oser reproduire, dans le détail de la forme, le texte de cette version.

Incipit le Roman de Tristan.

Chapitre I.

Prologue.

. . . .

Dédicace à tous les amants.
Promesse de conter l'histoire en toute vérité.[2]

. . . .

---

[1]) On s'apercevra, dès les premières lignes du texte qui suit, que, lorsque nous sommes réduit à reproduire la *Saga*, notre translation aurait pu suivre plus complètement l'original. Jamais nous n'y ajoutons, il va sans dire, un trait de notre façon, jamais nous n'en supprimons arbitrairement un détail; mais nous ne nous astreignons pas à reproduire la lourde et traînante structure grammaticale des phrases. Décalquer mot pour mot la prose de Frère Robert, respecter son style en ses allures, c'eût été — sans profit pour personne — rendre plus pénible la lecture de notre texte; ce n'eût pas été exactitude; mais superstition et, à l'égard de Thomas, traîtrise.

[2]) Le poème perdu devait s'ouvrir par un prologue où le poète promettait de rapporter la vraie „estoire", puisqu'il nous dit à la fin du roman (v. 3134, éd. Michel, III, 81):

Le milz ai dit a mun poeir,
[E par tut ai dit] la verur,
[*Si cum*] *jo pramis al primur* . . .

Peut-être il y nommait ses modèles, invoquait ses autorités, mettait son public en garde contre les rivaux qui „sunt del cunte forsveié", toutes indications qui eussent pu nous épargner maintes recherches et maintes erreurs. Je suppose aussi — comme dans le roman de *Floire et Blancheflor* par exemple —, une dédicace à „tuz les amanz", à cause des doux vers où Thomas, à la fin de son poème, prend congé d'eux. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est, comme Lambel l'a déjà remarqué (*Germania*, XI, p. 495), que Gottfried offre aussi son livre à tous ceux qui aiment (daz lege ich mîner willekür — allen

Chapitre II.

Rivalen et Blancheflor.

S, chapitres I—XV. — G, vers 243—1788. — E, strophes III—XXII.

»»Il était un seigneur en Ermenie:[1]) jeune, beau de corps, S. chap. I.
»»puissant en forts châteaux, bien né et bien enseigné, preux [E. v. 21-50].
»»en chevalerie, sage au conseil, prévoyant et avisé, il surpassait G 243-6, 249-50,
»»tous les hauts hommes de cette terre pour les vertus qui 257-61.
»»conviennent aux barons. Rien en lui n'était à reprendre,
»»hormis sa démesure.«« Il avait rassemblé autour de lui une nombreuse mesnie de chevaliers éprouvés, et l'eût voulue plus fournie encore et plus forte que sa richesse ne le permettait. Mais, large à donner, gracieux en son accueil, hardi en bataille, il conquit par sa prouesse au jeu des armes tant de terres et de proies qu'en peu d'années sa puissance et sa renommée s'accrurent autant que ses domaines.

. Son nom était Rivalen; son surnom, Kanelangres. Plusieurs (S manque).
. prétendent qu'il était de la terre de Loonnois, et roi sur ce G. 320-32.
. pays. Mais, croyez-en Thomas, qui l'a lu dans l'*estoire*: il était
. d'Ermenie,[2]) et tenait en outre[3]) un fief d'un seigneur breton,

---

edelen herzen vür, daz sî dâ mite unmüezic wesen), et que tels passages de son introduction (v. 71—80, 167, ss.) rappellent les vers finaux du poème de Thomas:

Aveir en puissent grant confort	Wan swer des iht vor ougen hât,
Encuntre change, encuntre tort,	Dâ mite der muot ze unmuoze gât,
Encuntre paine, encuntre dolur [l. plur],	daz entsorget sorgehaften muot,
Encuntre tuiz engins d'amur.	daz ist ze herzesorgen guot.

[1]) S, *en Bretagne*; mais plus loin (p. 27, l. 23 de l'éd. Kölbing) *Ermenia* est donné comme le nom d'une ville de Bretagne, ayant appartenu à Rivalen. — G et ses continuateurs: *Parmenîe.* — E, *Ermonie.* — Le fragment du *Tristan* en bas-allemand publié par Titz (*Z. für deutsches Alt.*, XXV, p. 250, 125) donne *Armonie*, ou *Armenye* (Lambel, *Germania*, XXVI, p. 360, 3). — La préface de notre édition donnera une étude sur les noms propres du roman.

[2]) J'ai emprunté ce passage à G, non appuyé par S. Avec toute vraisemblance, je crois: il est certain que c'est Thomas, et non Gottfried, qui a modifié la tradition, universellement répandue au douzième siècle, selon laquelle Rivalen était roi de Loonnois: il a donc dû, avant Gottfried, s'en expliquer. — S et G apellent ce personnage Kanelangres (*Kanelengres* en G). S ne donne nulle part le nom de *Rivalen*; mais il était certainement dans Thomas; car E appelle ce seigneur *Rouland* (v. 23) ou *Rouland riis* (v. 49), et *Rouland* n'est qu'une forme de *Rivalen.*

[3]) *en outre.* J'interprète ainsi, avec Bechstein et la plupart des commentateurs, le *sunderz lant* de Gottfried (v. 329). Il ressort, en effet, de

. auquel il devait hommage et foi: ce seigneur s'appelait le duc
. Morgan.[1])

(S reprend). »»Or, dans la troisième année après qu'il eut été armé
G 333-5, »»chevalier,[2]) — »fut ce nécessité ou démesure? je ne sais (G)«,
340-4, 346-50. »»— Rivalen attaqua le duc Morgan, son seigneur. Il pénétra
[G 392]. »»sur sa terre, prit et brûla ses châteaux et ses bourgs. Ses
»»chevaliers »et les bourgeois de ses villes (G)« durent se
»»rendre à lui et se racheter par de lourdes rançons »d'or,
»»d'argent, de joyaux précieux, de chevaux et d'armures (S)«.
G 359-68. »»Il advint aussi en revanche que Morgan lui fit perdre nombre
»»de ses meilleurs hommes: dommage et gain tour à tour, ainsi
G 390-9. »»va la guerre. Donc Rivalen combattit son seigneur, ravagea
»»ses terres, prit ses chevaliers et ses soudoyers, jusqu'au jour
»»où, »sur le conseil de ses plus sages barons (S)«, Morgan lui
»»demanda un accord, et tous deux jurèrent une trêve,[3]) au
»»bout de laquelle ils verraient à conclure la paix.

G 407, 463-8. »»Peu de temps après, Rivalen eut désir de passer la mer
»»pour visiter un pays étranger. Il confia le soin de tenir en
»»son absence sa terre, ses châteaux, ses bourgs et ses villes
»»à l'un de ses hommes »son maréchal (G)«, »assisté de barons
»»et de preux chevaliers (S)«; ce maréchal, dont il avait éprouvé
G 451-61. »»la fidélité, s'appelait Roald le Foi tenant.[4]) Il désirait connaître

différents passages que l'Ermenie n'est pas considérée par le poète comme une terre vassale. Rivalen, et après lui Tristan, la tiennent en seigneurs indépendants. Mais Rivalen est vassal pour une autre terre, qui n'est pas nommée, fief qui relève de Morgan. Par exemple, aux vers 5580, 5602 de G, Tristan, combattant Morgan, crie „*Ermenie!*“, ce qui n'aurait pas de sens, si l'Ermenie dépendait de Morgan.

[1]) G, *liduc Morgan*, E, *Morgan*, S, *le duc Morgan*. S, par un singulier procédé qui se renouvellera, comme on verra, pour la plupart des personnages, ne le nomme pas ici, mais beaucoup plus tard (p. 27, l. 36).

[2]) G, „comme il était chevalier depuis trois ans déjà“.

[3]) La durée de cette trêve reste indéterminée en S. E la fixe à sept ans — terme qui semble bien lointain — G à un an seulement, terme qui semble trop rapproché, à considérer les événements ultérieurs. Ces désaccords proviennent peut-être de ce que Thomas avait négligé de marquer la durée de la trêve.

[4]) G: *Rûal li Foitenant*. S, *Roald*, E, *Rohand*, *Rohand trewe so stan* (v. 270), épithète où Kölbing (*Sir Tristrem*, p. 99) reconnaît une traduction du „*Foitenant*“. S ne se décide à donner un nom à ce personnage qu'au chapitre XXIII, alors que son rôle est presque terminé. Sur cette bizarre particularité, déjà notée et que nous aurons encore à remarquer, cf. Kölbing, *Saga*, p. 205.

»»les chevaliers renommés en terre lointaine, apprendre parmi »»eux de nouvelles vertus de chevalerie, et par là mieux valoir »»lui-même et accroître son prix et sa louange.««

Or il avait maintes fois ouï parler de l'Angleterre, comme d'un pays grand et béni de Dieu, beau et illustre, fécond en toutes sortes de biens, riche en chevaliers courtois, en villes florissantes, en forts châteaux, en vastes chasses où pullulaient oiseaux et fauves, bien pourvu de métaux, d'or, d'argent, d'étoffes précieuses, de fourrures de vair, de gris, de zibeline. Aussi voulait-il voir de ses yeux l'excellence, la franchise et la courtoisie du noble peuple qui habite ce royaume et qui accueille à tant d'honneur et à tant d'amitié les hauts hommes qui viennent vers lui des terres étrangères et veulent séjourner en ce pays. Il voulait éprouver leur genre de vie, leurs coutumes, leurs armes, leur mode de combattre et de joûter.[1])

Mais autant que l'Angleterre et ses habitants, Rivalen avait [S manque].
entendu louer, pour sa courtoisie et sa prouesse, le jeune roi de G 418-52.
ce pays, Marc de Cornouaille.

»»Marc régnait à la fois sur les deux pays de Cornouaille S, II, l. 17-19.
»»et d'Angleterre.«« La Cornouaille était son propre domaine,
. par droit héritage. Quant à l'Angleterre, voici comment il la
. tenait. Elle lui était échue au temps où les Saxons y avaient
. chassé les Bretons et étaient restés maîtres du pays gallois.
. C'est de ce temps que la terre nommée Bretagne perdit ce
. nom et fut appelée, du nom de ses nouveaux habitants, les
. Bretons de Galles, Enguelande. Or, quand les seigneurs bretons
. se furent partagé le pays conquis, chacun voulut être roi et
. rester seul maître de son petit royaume. Ils en souffrirent
. maint dommage, car ils commencèrent aussitôt, par meurtres
. et par batailles, à s'entre-déchirer. Alors, ils se remirent, eux
. et leurs terres, en la garde du roi Marc. Depuis ce temps,
. le pays lui resta si soumis que jamais royaume n'obéit plus
. fidèlement à un roi. L'histoire nous dit encore que jusque

[1]) Cet éloge de l'Angleterre et des Anglais se lit dans la seule *Saga*. Je pense qu'il se trouvait dans l'original. Tandis qu'on ne voit pas de motif appréciable qui aurait pu induire le moine norvégien à l'insérer dans le roman, on remarque qu'en un autre lieu l'Anglo-normand Thomas a pareillement exalté sa patrie. Le ton de ce passage rappelle tout à fait l'enthousiaste description de Londres, qui se lit au v. 2651 de Thomas (Michel, III, 60): *Lundres est molt riche cité . . .*

. dans les pays voisins, où le nom de Marc s'était répandu, nul
. roi n'était plus honoré.[1])

S reprend. »»Rivalen apprêta donc son voyage comme il convenait à
S, chap. II. [E, v. 51-64]. »»un seigneur puissant, »avide d'honneur (G)«. Il fit préparer
G 410-7, 468-72. »»»et porter sur une nef (G)« toutes les richesses nécessaires
»»à un long séjour en pays étranger. Mais il se contenta
»»d'emmener comme compagnons douze[2]) chevaliers choisis.

G 471-7. »»»Sur la mer (G)«, ils apprirent que Marc résidait alors
»»en Cornouaille, en son château de Tintajol. C'est là qu'ils
»»atterrirent.««

[G 478-521]. Kanelangres chevaucha vers le château avec ses compagnons, et quand ils approchèrent du palais du roi, tous mirent pied à terre et s'avancèrent vers la salle, en observant toute courtoisie: car ils allaient deux par deux, se tenant par les mains, revêtus

[1]) De tout cet important passage, il n'a subsisté en S que cette seule phrase: „Marc régnait à la fois sur les deux pays de Cornouaille et d'Angleterre". Nous marquerons, en notre introduction, que tout ce développement de Gottfried et toutes les inventions qui en procèdent, se trouvaient dans le poème de Thomas. Novati (*Studi di filologia romanza*, 1887, 434) a reconnu que la source première de ce passage et d'autres analogues est dans l'*Historia regum Britanniae*. Mais il n'a pas aperçu que Thomas exploite, non pas Gaufrei de Monmouth, mais Wace: ce qui — pour le dire en passant — donne un *terminus a quo* pour la composition du poème de Thomas, et ruine l'opinion, soutenue encore très récemment par Röttiger (*der heutige Stand der Tristanforschung*, p. 37), selon laquelle Thomas aurait écrit vers 1140, en tout cas avant 1150. Il est curieux que les vers du *Brut* soient encore si reconnaissables parfois dans les vers allemands de Gottfried qu'on serait tenté de croire que Thomas avait simplement transporté dans son poème le passage tel quel de Wace:

Brut, v. 14083.	G, v. 435.
Anglois vaurent rois establir,	Nu die daz lant besâzen
Mais ne se porent assentir	und ez under sich gemâzen,
Que un roi solement eüssent	dô wolten s'alle künegelîn
Et tot a un roi sogit fussent.	und hêrren von in selben sîn;
Ne s'acorderent mie a un,	diz wart ir aller ungewin.
Ains firent, par consel commun,	sus begunden sî sich under in
Pluisors rois en pluisors contrées;	slahen unde morden starke . . .
Pluisors fois s'entreguerroierent,	
Et pluisors fois se rapaierent.	

Ferdinand Lot a observé le premier, pour un autre passage, que Thomas exploitait Wace (*Romania*, XXVII, p. 42). J'ai reconnu jusqu'à neuf de ces emprunts.

[2]) S, *Vingt* chevaliers.

de robes précieuses, et, quand ils furent venus devant le roi Marc, ils le saluèrent avec grâce. Marc répondit à leur salut par les paroles qui convenaient à un roi courtois et les fit asseoir, Kanelangres à son côté, ses compagnons et sa suite à quelque distance, selon la coutume des nobles cours. Puis le roi Marc interrogea Kanelangres, et le jeune seigneur lui fit connaître avec prudence et sagesse qui il était, pourquoi il était venu dans son royaume et spécialement vers lui; comment son désir était de séjourner en sa cour honorée, pour y apprendre sens, valeur et courtoisie. Alors le roi l'accueillit, lui et ses chevaliers, avec amitié et honneur; et bientôt, ils vécurent à grand'joie, aimés de tous les hommes de Cornouaille, à la cour de Tintajol.[1])

»»Il y séjournait depuis quelque temps, quand Marc se S, chap. III.
»»prépara à tenir sa cour.«« Il envoie ses brefs scellés dans (E 64-8).
toutes les parties de sa terre et mande aux plus hauts de ses G 523-4.
hommes, marquis, ducs et barons, de s'y rendre avec leurs femmes, leurs fils, leurs filles. Quand il connurent l'ordre du roi, tous suivirent sans délai sa volonté et leur devoir de vassaux et se disposèrent au voyage, marquis, comtes, hauts barons du royaume, et aussi les princes des îles voisines: avec eux, leurs femmes, leurs fils, leurs filles, comme l'avaient réglé dès longtemps les coutumes [G 527-30].
du pays. Tous ils parurent au festin ordonné par le roi, et la compagnie s'asembla en Cornouaille en une forêt, près d'un lac.

Auprès s'étendaient une vaste plaine et de belles prairies en fleurs. Pour la beauté de ces lieux, le roi Marc y fit dresser de grandes tentes vertes, jaunes, bleues, rouges, parées et listées d'or, parmi les herbes odorantes et les fleurs fraichement écloses. Alors les damoiseaux qui venaient d'être adoubés se livrèrent sans vilenie ni jalousie à des joûtes habiles: ils gagnaient par là la louange et l'amour des belles jeunes filles et des dames S, chap. IV.
courtoises assemblées à l'entour, sans nombre, dans les tentes [E 69-75].
ou sur le seuil des tentes, avec leurs maris ou leurs amis.

Quand le roi Marc vit l'assemblée si nombreuse et si belle, son cœur se gonfla de joie à la pensée qu'il était seul seigneur et roi sur ce pays puissant et riche, sur tout ce grand peuple de preux chevaliers et de dames courtoises. Aussi s'ingénia-t-il

[1]) Tous ces détails sur l'entrée de Rivalen dans Tintajol, qui rappellent tant de scènes analogues de nos romans français, par exemple l'arrivée d'Alixandre et de ses compagnons à la cour d'Artur dans *Cligés*, manquent en G, mais il est invraisemblabe que Frère Robert les ait inventés.

à rendre cette fête si belle que nulle auparavant n'en eût égalé la splendeur. Il fait commencer le festin, et offre à tous ses hôtes les mets les plus rares. Après que le roi eut été servi avec honneur, tous les jeunes chevaliers se dirigèrent vers la plaine pour le tournoi. Ils mandent à leurs écuyers de les y suivre avec leurs chevaux; bientôt les écuyers arrivent, menant les destriers et portant les armures. Les nouveaux chevaliers et tous les jeunes hommes s'arment, s'élancent, les freins abandonnés, et frappent de beaux coups pour l'amour des dames. Leurs armes portaient des connaissances, afin qu'on pût voir aussitôt lequel savait le mieux se comporter au tournoi. Mais Kanelangres était le plus fort de tous et le plus habile en bataille; mieux que tous il savait porter ses armes, et excellait en toute chevalerie. Comme toujours il remporta la plus grande louange, car les damoiselles et les dames, assemblées sans
S manque. . nombre, l'admiraient et disaient:[1] „*Ah! quel vaillant chevalier!*
G 702-17. . *Qui de vous sait d'où il vient? quel est son nom? Voyez comme*
. *son écu semble collé à son bras! Voyez comme l'épée lui sied*
. *au poing! Voyez comme il porte fièrement la tête! A la bonne*
. *heure serait née celle qu'il aimerait!*"

---

[1]) S. dit simplement, que „toutes les femmes désiraient posséder le preux, bien qu'elles ne l'eussent jamais vu, et qu'elles ne connussent ni son origine, ni sa race, ni son nom". Je crois pourtant que les propos de ces femmes étaient rapportés en style direct dans l'original, parce que G et E s'accordent à les faire parler: „Les unes, dit E, demandaient qui était le preux qui remporterait le prix du tournoi. Les autres répondaient que le meilleur était celui-là, le jeune seigneur d'Ermenie". J'ai donc introduit dans le texte quelque chose des discours que leur prête Gottfried, et dont le mouvement rappelle si singulièrement ce passage du *Chevalier au Lion*, v. 3199, ss.:

„Haï! con vaillant chevalier!
Con fet ses anemis pleissier!
Con roidemant il les requiert! . .
Veez or comant cil se prueve,
Veez com il se tient an ranc,
Veez com il portaint de sanc
Et sa lance et s'espée nue!
Veez comant il les remue! . . .
Veez, quant il vient an l'estor,
Com il a po son escu chier,
Que il le leisse detranchier! . ."
Et dient que buer seroit née
Cui il avroit s'amor donée!

Car telle est la nature des femmes: elles prisent moins la retenue et la réserve que leurs plus surprenants désirs, et souvent souhaitent ce qu'elles ne peuvent avoir, et laissent et méprisent ce qu'elles ont.[1]) *Ainsi en advint-il de Didon, qui aima tant qu'elle se brûla elle-même sur un bûcher, au départ de son amant, un étranger venu d'une terre inconnue.* S reprend.

Or, le puissant roi Marc avait une sœur. Elle était belle et gracieuse, de noble maintien, louable et désirable entre toutes, courtoise et bien enseignée. Son nom était Blancheflor[2]) et certes il n'était pas au monde une rose de telle grâce et de telle beauté. A la voir briller comme une pierre précieuse,[3]) tous ceux du royaume convenaient qu'elle n'avoit point sa pareille pour la sagesse et la prudence de l'esprit, pour les manières avisées et fines, pour la largesse et la noblesse du cœur. Riches et pauvres, jeunes et vieux, puissants et misérables la chérissaient en leur cœur, et si loin qu'on entendait parler d'elle dans les royaumes étrangers, sa louange croissait, et beaucoup de hauts princes et les plus beaux damoiseaux s'éprenaient d'elle sans même l'avoir vue. S, chap. V. [G 632-3].

Blancheflor semblait vivre dans la joie. Mais on dit justement qu'il n'est guère de bonheur où rien ne soit à reprendre, et bien peu pouvaient deviner la cause de la tristesse qu'on remarquait en elle. C'est que, peu de temps après avoir vu Rivalen, elle était tombée en des pensers si divers, en un tel trouble, en des soucis dont elle était si peu coutumière, qu'elle S, chap. VI. [E 76-7].

---

[1]) Ces réflexions rappellent exactement ces vers de Thomas:

> E les dames faire le solent:
> Laissent ço qu'unt pur ço que volent,
> Asaient com poent venir
> A lor voleir, a lor desir . . .

et tout le passage, Michel, III, p. 14.

[2]) S ne donne que beaucoup plus loin (ch. VIII) le nom de la jeune fille, et souvent Frère Robert, comme on l'a déjà vu, diffère ainsi longuement de nommer ses personnages, sans qu'il y ait lieu de croire que Thomas usât de ce singulier procédé littéraire. S appelle la sœur de Marc *Bleinsinbil,* nom qu'on ne sait expliquer, et qui n'était certes pas celui de l'original (E, Blauncheflour, G, Blanchefliûr). J'interprète par *Blancheflor* la graphie anglo-normande *Blancheflur,* qui était probablement celle de Thomas.

[3]) S nous dit ici que la jeune princesse „avait bien conscience" qu'il n'était pas au monde une femme qui la valût. Je n'ai pas cru devoir conserver dans le texte ce singulier éloge, qui a surpris aussi M. Kölbing (p. 205).

ne pouvait comprendre son cœur: „. . . . .
. . . .
G v. 1006-11. *Dieu! songeait elle,*[1]) *que m'est il advenu? En quoi ai-je mérité de telles angoisses?*“ »»Jamais pourtant je n'ai porté haine ni »»fait tort à personne, en faits ni en paroles,«« mais toujours je me suis appliquée à traiter chacun avec douceur et bonté . . .
[G 682-92]. Richement vêtue et parée, elle sortit de sa tente, suivie d'une troupe nombreuse et belle de damoiselles, pour voir le tournoi des chevaliers et des damoiseaux. A peine regardait-elle depuis quelque instants leurs jeux et leurs joûtes qu'elle aperçut Kanelangres et reconnut qu'il surpassait tous les autres chevaliers par l'adresse,
[G 693-701]. la vaillance et la prouesse. Quand elle le vit, quand elle entendit les hommes et les femmes louer sa hardiesse et sa chevalerie, quand elle eut longtemps contemplé sa grâce à chevaucher et à combattre, toute sa pensée s'en fut vers lui, et tout son amour. Elle pousse un soupir, une douleur perçante la traverse, elle brûle d'un feu intérieur qui pénètre soudain son cœur et monte jusqu'à son visage; toute la beauté que nature a mise en elle s'évanouit; elle se sent misérable et ne sait pourquoi. Elle soupire encore, un poids lourd l'oppresse, son cœur frissonne, ses membres tremblent, la sueur perle sur tout son corps; l'ardeur qui l'embrase lui ravit le sens: „Dieu! songe-t-elle, d'où me vient ce mal inconnu? Comme cette souffrance est étrange! Je ne sens nul mal en mon corps, et ce feu me consume sans que je sache d'où il naît. Il semble que je sois en santé, et pourtant une insoutenable maladie me tourmente. D'où vient ce mal qui me torture comme du poison? Se trouvera-t-il un médecin assez habile pour me donner un breuvage qui le guérisse? J'en doute, si cruellement la chaleur de ce jour m'a empoisonnée! Non je n'aurais pas cru que cette maladie me réservât de telles douleurs!

[1]) Ici devait se lire un long monologue, dont S ne nous donne que la substance, en style indirect, et en cinq ou six lignes. Ce qui suggère cette supposition, c'est que G, qui traite très librement toute cette scène, utilise beaucoup plus loin les pensées que nous donne ici la *Saga*. La modification maîtresse de Gottfried a consisté à supposer que Blancheflor remarque pour la première fois Rivalen pendant le tournoi, et à écourter cette scène du tournoi pour renvoyer aux jours qui suivent la peinture de l'amour qui s'éveille au cœur de la jeune fille. Alors il prête à Blancheflor un monologue pour lequel il reprend (comme on en verra d'autres exemples) des passages de Thomas négligés d'abord et que nous réintégrons à leur place primitive, c'est-à-dire ici-même.

La chaleur me fait frissonner, le froid me mouille de sueur, et pourtant ni le chaud ni le froid ne sont des maladies. Chaleur et froidure me tourmentent à la fois, sans vouloir se séparer; et je dois souffrir l'une et l'autre, puisque personne ne veut me secourir!"

Mais elle regarda de nouveau vers le champ du tournoi et S, chap. VII.
vit comme les chevaliers le traversaient au galop des destriers [E 77-88].
et brisaient contre les écus les plus fortes lances. A ce spectacle, l'ardeur qui la dévorait s'atténua; Blancheflor se calma un peu et oublia son angoisse: car telle est la nature de l'amour que le divertissement et le plaisir le rendent plus facile à supporter. Ainsi en fut-il pour Blancheflor: quand elle regardait les jeux des chevaliers, sa peine s'amoindrissait. Mais quand elle vit encore comment Kanelangres l'emportait sur tous par sa beauté
et sa vaillance, son trouble se réveilla plus cruel: »» — „Certes, G 1000-3.
»» dit-elle, cet homme est un enchanteur, et c'est par sortilège E 78-86.
»» que, pour l'avoir vu si peu de temps, je souffre telle angoisse.
»» Seigneur Dieu, sois défenseur et gardien de ma jeunesse, car
»» ce chevalier fait naître de grands tourments, et si toutes les G 994-9.
»» dames qui le contemplent en souffrent comme moi, c'est donc
»» qu'il a en son pouvoir les forces de la magie! Oui, c'est à
»» son aspect que je frissonne et que je brûle: à la malheure
»» est-il venu ici pour me tourmenter! «« Ah! seigneur Dieu, comment pourrai-je être délivrée de cette misère, de ce deuil? C'est lui qui devrait me supplier de le retirer de telle peine, et
non moi: »» car comment l'en requérir sans me honnir aussitôt «, G 1055-8.
moi et toute ma parenté? Certes, il remarquerait bien vite ma folie; il me croirait coutumière de telles requêtes et me repousserait à grand'honte! Que faire pourtant? A quoi bon ces plaintes? Oui, il ne me reste plus que de m'ouvrir à lui."

»» Le tournoi a pris fin, la troupe des chevaliers quitte le S, chap. VIII.
»» champ et se disperse. » Par aventure (G) «, Rivalen chevaucha G 731-51.
»» vers le lieu où se tenait Blancheflor » avec la belle troupe
»» de ses damoiselles (S) «. » Il poussa son cheval plus près d'elle
»» (G) «, la salua par des paroles courtoises,

E si li dist: „Deus vus salt, bele!"
„Sire, merci! dist la pucele; [1])

---

[1]) J'ai réparé de mon mieux ces deux vers de l'original, partiellement conservés par une fantaisie de Gottfried:

»» — „Dieu vous sauve pareillement, et vous donne honneur »» et bénédiction, si du moins vous voulez amender le tort que »» vous nous avez fait?"

»» — „Dame, dit Kanelangres, quel tort vous ai-je donc fait?"

»» Blancheflor répondit: „Vous êtes le seul ici, seigneur, à ne pas savoir que vous avez commis quelque tort en ce jour, et j'en suis marrie et irritée." [1])

» Pourtant, elle ne le laissa pas encore aller, car elle sentait son cœur surpris par l'amour de lui. Incertain de ce qu'elle
G 775-6. avait voulu dire (S)«, Kanelangres reprit:

»» — „Dame, ordonnez vous-même ce que je dois faire et »» j'obéirai."

»» Blancheflor répondit:

G 780-2. »» — „A aucun prix je ne ferai accord avec vous, tant »» que je n'aurai pas vu comment vous vous y prendrez pour »» amender le tort causé."

G 783-96. »» Alors Kanelangres prit son congé et voulut s'éloigner »» d'elle; mais la jeune fille soupira du fond du cœur et lui dit: »» „Ah! que le Roi céleste vous protège!"

»» Kanelangres pousse son cheval et s'éloigne, et tombe en »» des pensers divers. Il cherche ce que signifie ce reproche, » et

„â, dê vûs sal, la bêle!"
„merzî! dît la buzêle.

Il est très douteux si l'emploi que fait ici Gottfried de l'article (*la bêle*) était usuel en ancien français. (Voir Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, 3e série, p. 127.)

[1]) S et G, si parfaitement d'accord en cet épisode, divergent pour cette réplique. En G, Blancheflor répond: „c'est à mon meilleur ami que vous avez fait tort." Elle veut dire son cœur, mais Rivalen entend, comme il est tout naturel, qu'il a dû commettre quelque faute pendant le tournoi à l'encontre d'un chevalier ami de Blancheflor. Ce propos est donc maladroit: il est clair qu'il met Rivalen sur une fausse piste et qu'il détruit le sens, le mystère et l'intention du reproche de Blancheflor. D'autre part le texte de S, que j'ai adopté, ne semble guère plus satisfaisant. Comment Blancheflor peut-elle laisser entendre que tous ceux qui l'entourent, sauf Kanelangres, ont déjà surpris le secret de son amour? Le propos serait contraire à sa pudeur, et d'ailleurs la suite du récit montre que son amour reste ignoré de presque toute la cour. — Peut-être peut-on proposer l'explication que voici: Blancheflor, on l'a vu, est naïvement persuadée que toutes les femmes présentes au tournoi ont été enchantées, comme elle-même, par les sortilèges de Kanelangres. Elle peut donc dire que toutes elles savent qu'un manquement a été commis à leur égard.

»»ce salut (G)«, et ce soupir; mais plus il y songe, moins il peut »»le comprendre.«« Tout le jour il se travailla pour découvrir la pensée de la jeune fille, et toute la nuit, couché dans son lit, il y pensa encore, en sorte qu'il ne put trouver ni sommeil ni repos . . . .
. . . . [1])

Désormais tous deux portent un même souci, une même inquiétude et une même pensée: elle l'aime de fin cœur, et lui d'amour loyale, et pourtant chacun des deux amants ignore l'amour de l'autre. Mais, sage et avisé, Rivalen guettait l'heure, le moyen et l'occasion de reprendre son entretien avec elle, et de changer ses sentiments à son endroit. Pourtant, en cette affaire comme en toutes, il tend vers son but avec adresse, car un danger le menace: que le roi Marc apprenne comment un jeune chevalier, à peine arrivé à sa cour, ose prétendre à une damoiselle si noble et sa plus proche parente, et comment il tient si secrets ses projets, certes Kanelangres ne pourra point atteindre son désir. S, chap. IX.

Que servirait d'allonger ce conte? Chacun ne sait-il pas, pour l'avoir éprouvé, que la coutume des amants est de tendre le plus vite possible par des rencontres secrètes à remplir leurs désirs? Nos fins amants s'y efforcèrent de leur mieux et se ménagèrent de tendres entretiens, sans attirer sur eux nul blâme, car personne ne pouvait songer à les soupçonner. Ils s'aimèrent ainsi de tout cœur et si secrètement que ni le roi, ni personne à la cour n'en sut et n'en soupçonna rien. Mais personne ne pouvait comprendre pourquoi Kanelangres trouvait bon de séjourner si longtemps à la cour du roi. Marc s'étonnait grandement qu'il se plût tant à demeurer près de lui, alors qu'il ne tenait aucune terre en Cornouaille, et qu'en un autre pays lointain il avait de grands domaines et une haute parenté. Alors il fut rapporté et plusieurs fois redit au roi que Rivalen avait pour sa sœur une forte inclination; qu'il demanderait à l'épouser, s'il pouvait obtenir son agrément. Comme Rivalen surpassait les S, chap. X.

---

[1]) Il devait se trouver ici, pour la symétrie et pour faire pendant aux agitations de Blancheflor, une peinture des troubles qui agitent Rivalen. Gottfried n'y a pas manqué: Rivalen se demande longuement si c'est „durch haz od aber durch minne“ que Blancheflor l'a traité comme elle a fait, et bien des éléments de cette dissertation (notamment v. 830—40, 870—912) peuvent avoir été pris à Thomas. Mais G est ici, comme à son ordinaire, trop personnel pour qu'on ose en rien exploiter son texte.

autres chevaliers en toutes les bonnes qualités qui conviennent aux hauts hommes, le roi aurait conclu leur union volontiers, à grand honneur, en une noble fête, si seulement Rivalen lui avait déclaré sa recherche. C'est pourquoi il sembla que le roi Marc favorisait parfois leurs entretiens.

S, chap. XI. . A quelque temps de là, »*la nouvelle parvint à Marc que*
[E 88-99]. . *l'un de ses ennemis, menant une forte armée, avait chevauché*
G 1119-25. . *sur sa terre: si le roi n'accourait pas à la rescousse, il aurait*
. *vite fait de la dévaster tout entière* G«.[1])

G 1126-30. »»Aussitôt le roi Marc réunit une armée puissante, s'avança
1132-39. »»contre l'adversaire, lui tua et lui prit beaucoup d'hommes.«« Le preux Rivalen »se jette, hardi comme un lion, en pleine mêlée, navre ou tue les chevaliers qui l'approchent, se baigne dans le sang (S)«; »»mais il est frappé à son tour d'une épée[2]) qui lui »»transperce les flancs. Les siens le relèvent aussitôt, à demi »»mort, et l'emportent du champ de bataille, à grand deuil, vers
G 1141-50. »»Tintajol. La nouvelle se répand que Kanelangres a été blessé »»mortellement dans la bataille. Alors, à la cour comme dans tout »»le pays,[3]) s'élèvent le cri et la plainte. Tous ceux qui ont connu »»sa valeur pleurent son infortune. Ils regrettent sa vaillance, »sa »»beauté, sa tendre jeunesse (G)«, ses nobles vertus de chevalier.««

[G 1163-9]. Blancheflor entend comment son ami est grièvement atteint. Sa douleur est d'autant plus rude qu'elle doit la contenir au fond de son cœur. Elle n'ose l'épancher librement, par crainte
G 1170-1. de son frère, le roi Marc, et des autres barons. »»Mais, quand »»elle peut se retirer à l'écart et loin de tous les yeux, elle
S, chap. XII. »»pleure sans fin son ami.«« Son deuil reste secret: il en est
(E 100-10). »»plus cruel. Mais elle veut du moins visiter le blessé, avant
G 1187-91. »»qu'il ne meure; qu'elle le revoie, elle souffrira mieux ensuite.««

Elle va donc trouver sa nourrice, lui avoue son amour pour Rivalen . . ., lui dit comme elle est malheureuse . . . lui demande de l'aider, et de l'accompagner près du blessé. Elle prépare

[1]) On reste incertain, à s'en tenir à la seule *Saga*, s'il s'agit ici d'une guerre ou de tournois (cf. d'ailleurs la note de M. Kölbing, p. 206). Ce sont pourtant de vraies batailles que Thomas a certainement entendu décrire, comme le montre la suite du récit (cf. E, v. 95), et c'est pourquoi j'ai adopté ici la version de G, de préférence à S.

[2]) G „*d'une lance*".

[3]) S „*dans toute l'armée*". Mieux vaut placer avec G, à Tintajol, la scène du *regret* de Rivalen, pourque Blancheflor puisse apprendre la nouvelle.

cette entrevue avec tant de prudence et d'adresse que nul ne
s'en doute, hormis celui-là seul qu'il fallait avertir, et sa nourrice.
Pour parvenir à la chambre où son ami gisait, elle profita d'un
moment où tous étaient sortis . . . .[1])

»»Elle entre, »elle se hâte vers Rivalen (G)«, elle le voit G 1280-5.
»»enfin tout blessé et languissant: „*Ah! dit-elle, malheur à moi,*
aujourd'hui et toujours! Pourquoi suis-je née? Ma joie et mon
espoir, vous voilà perdus! (G)." »»Elle s'assied sur le lit, et G 1290-5.
»»bientôt, »*d'amour et de deuil à la fois* (G)«, elle se pâme;
»»puis, sa douleur, ses angoisses se réveillent; elle se ranime G 1305-11.
»»peu à peu, serre son ami entre ses bras, et le baise mille fois««
»et dit: „Mon doux ami!" et mouille de ses larmes le visage du
blessé (S)«; »»ses lèvres lui rendent la joie, ses lèvres lui rendent
»»la force: il presse la jeune fille contre son corps demi-mort. G 1315-23.
»»C'est alors qu'elle conçut.«« Il engendra dans la souffrance,
elle conçut dans la détresse l'enfant dont vous entendrez l'histoire,
et qui devait vivre pour apporter souffrance et détresse à tous [G 1337-8?].
ceux, à toutes celles qui l'aimeraient.

Kanelangres fit soigner sa plaie par les plus habiles médecins. S. chap. XIII.
Il guérit enfin. »»Mais, à peine avait-il recouvré la santé que [E 111-43].
»»des messagers[2]) lui vinrent de son pays: Morgan, son ennemi,[3]) [G 1327-9].
»»ayant rassemblé une grande ost, avait envahi sa terre. A G 1371,
»»cette nouvelle, sur l'heure, Rivalen fait équiper une nef; il 1375-86.
»»la fait garnir de vivres, de chevaux, de tout ce qui est
»»nécessaire au voyage.

»»Quand Blancheflor apprit que son ami partait, sa douleur
»»s'éveilla et grandit . . . .
. . . .[4])

---

[1]) On a l'impression que ce récit est fortement résumé par S. Gottfried rapporte tout au long (v. 1197—1279) les aveux de Blancheflor à sa *maistre*, comment Blancheflor se déguise en mendiante, se fait passer pour une femme habile à guérir, pénètre ainsi jusqu'à Rivalen, qui, de son côté, ordonne à ceux qui le servent de quitter la chambre. Mais on ne peut affirmer que ces scènes fussent dans l'original, et force nous est de nous contenter du récit de S, d'où j'écarte pourtant ce détail bizarre que Blancheflor profite du moment où la chambre de Rivalen vient d'être nettoyée et rangée. Si ce trait était dans Thomas, il devait y être mieux motivé.

[2]) S „*un message*".

[3]) (S) „*les Bretons*". Mais G et E nomment ici son suzerain et son ennemi.

[4]) Je suppose que Thomas prêtait ici à Blancheflor des plaintes analogues à celles qu'on lit en G (v. 1391—1415).

G 1419, 1452-3. 1506-9. »»Lorsque Rivalen vint prendre son congé, prêt à appareiller »»pour son pays, elle lui dit: „Doux ami, que de mal m'est »»advenu par l'amour de vous! Si Dieu ne vient à mon aide »»et ne me tire de peine, je n'aurai plus jamais de joie, ni nul »»espoir de trouver aucun secours«« et je mourrai à cause de vous. Car aux peines anciennes vont s'ajouter de nouvelles misères. Malheureuse, si vous partez, malheureuse (bien que votre présence me soit chère), si vous restez, je ne sais choisir entre ces deux tourments. Vous parti, j'aurais pu essayer de reprendre patience et courage, si je n'étais grosse; mais je porte un enfant, et restée seule ici, il me faudra subir le châtiment de vous avoir connu. Mieux vaut pourtant qu'il en soit ainsi et que vous ne demeuriez pas sur cette terre; si vous restiez, vous risqueriez avec moi une mort indigne; j'aime mieux l'affronter seule pour vous, doux ami, et qu'innocent vous ne mouriez pas comme moi. Ainsi votre départ me promet une grande consolation, puisque vous échapperez à la mort qui vous menace ici: elle ferait un orphelin de notre enfant, qui doit pourtant tenir un jour de son père l'honneur et le rang qui conviennent. Et puis, j'aurais trop de regret à voir périr en vous tant de sens, de courtoisie, de prouesse. Je me suis déçue et trompée moi-même, et c'est pourquoi je suis maintenant perdue!"[1]) Ayant dit ces
[G 1425-6]. paroles, elle tomba pâmée entre ses bras.

[G 1437-48]. Elle revient à elle, ses pleurs et ses plaintes reprennent. Rivalen la console, la fait asseoir à ses côtés, essuye ses yeux et ses joues trempés de larmes. Il lui dit: — „Amie, je veux

[1]) On est réduit pour ce discours aux seules données de la *Saga*, car Gottfried concorde exactement au début avec elle, mais bientôt l'abandonne. Or la *Saga*, en son texte original, est vraiment incohérente, et si nous l'avions traduite ici mot pour mot, on verrait que la suite des propos de Blancheflor y est presque inintelligible. A considérer pourtant de plus près ce passage, on arrive à cette opinion vraisemblable que Frère Robert n'a pas dû procéder ici par voie de coupures, de suppressions brutales; il a seulement traduit négligemment et machinalement, sans observer la suite des pensées. Un ou deux vers omis çà et là, l'accent de telle phrase mis à contre-sens sur une incidente, l'obscurité de tout le passage est résultée de ces menues infidélités successives. Si on interprète convenablement son texte, comme nous y avons tâché, on parvient, sans lui faire trop de violence, en apportant seulement à la trace du discours des modifications d'ordre grammatical et logique, à mettre dans la bouche de Blancheflor un raisonnement qui se suffit à lui-même, et assez complet pour qu'il soit probable que Thomas ne l'avait pas développé davantage.

faire tout ce que je puis et tout ce qui convient le mieux à vous comme à moi. J'ignorais ce que vous venez de m'apprendre; maintenant que je le sais, je me comporterai pour le plus grand bien de votre honneur. »» Ou bien je resterai ici près de vous, G 1527-42.
»»malgré les dangers qui nous menacent (S)«; ou bien vous »»m'accompagnerez dans mon pays, et je vous y ferai tout »»honneur, ainsi qu'il sied à notre amour. Choisissez donc, amie! »»Ce que vous voudrez, je le veux aussi.««

Blancheflor entend son noble propos: comment il veut S, chap. XIV. l'emmener avec lui dans sa terre, ou, si elle préfère demeurer, [E, v. 144-76]. se soumettre pareillement à son désir. Elle voit qu'il ne mérite nul blâme et qu'il veut n'avoir égard qu'à la volonté de son amie. Elle lui répond tendrement: — „Mon doux ami, nous ne pouvons vivre ici en paix ni librement; croyez-m'en, si nous demeurions, nous tomberions en tourments et en périls.“ Ils résolurent donc qu'elle le suivrait en sa terre d'Ermenie.

»»Kanelangres s'en fut prendre congé du roi Marc et »de G 1564-5, »»tous ses hommes (G)«; puis il se hâta vers sa nef«« [à la nuit 1568-9. close, et Blancheflor l'y rejoignit].[1]) Déjà ses compagnons s'y [G 1556-8]. étaient rassemblés, prêts à l'appareillage. Ils dressent le mât, hissent les voiles; le vent leur est propice. Ils arrivent sans encombre à bon port et atterrissent en Bretagne.

»»Rentré dans son pays, Rivalen trouva ses hommes en G 1583-94. »»une grande nécessité, car Morgan les pressait vivement. Rivalen »»manda le maréchal de sa terre, qu'il savait fidèle et dévoué »»entre tous. C'était Roald le Foi tenant, dont l'honneur n'avait G 1606-13, »»jamais fléchi. Son seigneur lui confia ce qui lui était advenu, 1616-32. »»à lui et à son amie Blancheflor.[2]) Roald s'en réjouit grandement: E 155-63. (S manque). — „Sire, dit-il, je vois que vous n'avez cessé de croître en prix et en valeur . . . Vous ne pouviez rencontrer sur terre nulle femme de si haut parage. Donc, sire, écoutez mon conseil. Pour ce qu'elle vous a fait de bien, donnez-lui récompense. Quand nous aurons mené nos affaires à bonne fin, une fois délivrés des embarras qui pèsent sur nous, célébrez des noces grandes et riches; prenez-la publiquement, devant votre parenté et votre baronnie, en droit mariage; mais auparavant épousez-la en l'église,

[1]) S oublie de dire que Blancheflor part avec Rivalen.

[2]) Il n'y a plus trace de ce conseil en S; mais l'accord de G et E nous invite à emprunter à Gottfried ce discours de Roald.

au vu des clercs et des laïcs, comme le veut la loi de Rome. Par là, vous accroîtrez votre honneur.“

(S reprend). »»Rivalen fit ainsi; et, quand il eut pris Blancheflor à femme
G 1636-40. »»épousée, il la confia à la sauvegarde du Foi tenant. Roald la
G 1641-5. conduisit en un fort château««, *en ce château de Kanoël, d'où*
G 1651-3. *son seigneur tirait son surnom de Kanelangres.* »»Il l'y hébergea
»»à grand honneur, ainsi qu'il convenait à son rang.««

S, chap. XV. »»Rivalen fit proclamer un ban par toutes ses terres et
S manque. »»convoqua son ost; quand elle fut assemblée, prête à faire
G 1658-64. »»vigoureuse défense, il chevaucha à la rencontre de Morgan.««[1])
E 170-4. S reprend. »»Alors il fit beau voir les grands coups portés: »que d'écus
G 1668-75. »»écartelés et brisés (S)!« que de navrés dans les deux camps!
E 190-3. »»que de hardis vassaux tués »ou faits prisonniers (S)!« Dans
»»ce grand combat le preux Kanelangres fut transpercé. Il
»»tombe mort de son cheval. Ses hommes le relèvent à grand
G 1684-8. »»deuil et transportent son cadavre au château de Kanoël.««
[G 1689-1700] Alors montent par la cité les plaintes, les cris, les pleurs. »»Mais
G 1701-5. »»de quoi leur sert leur deuil? Il ne leur reste plus que
G 1711-4. »»d'ensevelir honorablement leur seigneur. Blancheflor l'apprend:
»»elle en ressent telle douleur que nul ne pourra la consoler.««
Elle se pâme souvent, tombe et reste étendue comme morte, tente de mourir par force de chagrin, et repousse toute consolation. Sa joie est morte, et son réconfort; elle aime mieux désormais sa mort que sa vie, et dit: „Hélas! dolente et misérable entre toutes les femmes, comment vivrai-je, quand j'ai perdu si preux seigneur? J'étais sa vie et son réconfort, il était mon bonheur et ma vie. J'étais sa joie, et lui mon charme; comment vivre après sa mort, comment trouver consolation, puisque ma joie est sous la terre? Il convient que nous mourions ensemble; puisqu'il ne peut venir à moi, je dois aller à lui dans la mort. Comment serais-je capable de vivre plus longuement? Ma vie doit suivre sa vie. Si j'étais délivrée de cet enfant, j'irais vers ma mort.“[2])

[1]) Encore un moment de l'action négligé en S, et que l'accord de G et d'E nous engage à supposer marqué dans le poème de Thomas.

[2]) Gottfried affirme énergiquement que Blancheflor ne se répandit pas en lamentations, qu'elle ne dit ni „ach!“ ni „wê!“ et la raison en est forte: „son cœur, dit-il, s'était pétrifié.“ Il est certain pourtant que ce monologue était dans le poème de Thomas: car il rappelle de saisissante façon, par le ton et quelquefois par le détail de l'expression, les lamentations d'Iseut à la fin du roman, sur la nef secouée par la tempête et devant le cadavre de Tristan.

. *Elle dit alors au Foi tenant: „Je vous confie l'enfant qui* S et G
. *va naître de moi. Si vous avez aimé mon seigneur Rivalen, en* manquent.
. *souvenir de l'amour qu'il vous portait, prenez-le comme votre* [E 221-31].
. *propre enfant en votre protection. Gardez cet anneau: mon*
. *père l'avait donné au roi Marc; le roi Marc me l'avait donné;*
. *s'il le revoit un jour, il reconnaîtra l'enfant né de sa sœur."* [1])

Quand elle eut ainsi répandu sa douleur et repoussé toute consolation, elle tomba sans connaissance sur son lit. Puis, les douleurs de l'enfantement commencèrent à la tourmenter. Elle endure à la fois son chagrin et ces souffrances »»et les supporta »»ainsi trois jours. Dans la nuit qui suivit le troisième jour, »»à grande douleur et à grand ahan, elle mit au monde un bel »»enfant, et mourut.«« Elle mourut, sitôt son fils né, pour la souffrance qu'elle avait subie et pour le grand amour qu'elle portait à son seigneur.

S reprend.

G 1741-9.

Alors grandit encore le deuil de tous: les uns mènent le regret de leur seigneur, les autres celui de leur dame, mais chacun pleure les deux époux. Dans les salles, on entend les

[G 1752-88].

---

[1]) Cet épisode manque en G comme en S. En ce cas très exceptionnel, il est vraisemblable que le poème anglais est resté plus fidèle que les deux autres textes à son modèle. En effet, au chapitre XXIV de S et aux vers 4284 ss. de G, on voit Roald se servir de cet anneau comme moyen de reconnaissance auprès de Marc: *a priori* on peut supposer que Thomas avait cru pouvoir se dispenser de préparer de longue main cet épisode, et qu'il avait laissé (comme fait G) à l'imagination du lecteur de se représenter, comme il lui plairait, les circonstances qui avaient mis le maréchal en possession de l'anneau. Mais en S (ch. XXIV), Roald raconte à Marc „comment Blancheflor *avant de mourir* lui avait confié cet anneau, et l'avait prié de le remettre un jour à son frère *en preuve de sa mort.*" Or on vient de lire comment Thomas avait pris soin de détailler la scène de la mort de Blancheflor et de rapporter ses moindres propos: il lui aura donc aussi prêté à ce moment le souci du sort de son enfant, et je crois avec M. Kölbing (p. XXIV) qu'E nous a conservé ici, seul, un épisode de l'original. Mais comment s'expliquer que deux remanieurs indépendants l'un et l'autre, G et S, l'aient pareillement supprimé? M. Kölbing (*loc. cit.*) croit nécessaire de supposer que les mss. de Thomas suivis par G et par S contenaient tous deux une lacune à cet endroit. C'est assez invraisemblable, et je proposerai une autre explication: S a supprimé cet épisode, comme tant d'autres, pour abréger, mécaniquement, sans prévoir que son récit en souffrirait par la suite, et de fait il n'en souffre guère. Cette supposition n'est invraisemblable que si nous ne trouvons nul motif pour que G ait abrégé de la même façon. Mais le motif requis est facile à découvrir: c'est celui qui est dit à la note précédente, c'est le parti-pris de G de laisser Blancheflor mourir sans qu'elle prononce une seule parole.

barons plaindre leur cher suzerain; mais dans les chambres des femmes, plus grand encore est le deuil des damoiselles pour la mort de leur maîtresse; et tous pleurent sur l'enfant orphelin, privé, dès sa naissance, de son père et de sa mère.

Principaux traits différentiels en G. Sous cette rubrique, à la fin de chaque chapitre, j'énumérerai et discuterai à l'occasion les principaux traits propres à la version de Gottfried que je n'aurai pu adopter dans le texte conjectural du chapitre: soit que Gottfried les ait assurément inventés, soit qu'il reste douteux, en l'état de nos moyens de contrôle, s'il les a empruntés à Thomas. On trouvera donc ici comme la somme des imaginations de Gottfried et la somme des passages qu'une critique mieux armée, ou plus sagace, ou plus hardie, pourrait réintégrer dans le poème original.

V. 272—313. G décrit poétiquement la démesure juvénile de Rivalen. — V. 402—6. Rivalen, congédiant son ost, enrichit de fiefs et de présents tous les hommes qui l'ont aidé en sa guerre. — V. 486—517. Lors de la réception de Rivalen à Tintajol, un court monologue de Rivalen, des paroles de bienvenue du roi Marc animent la scène; G insiste sur le bon accueil que font à leur hôte riches et pauvres. — V. 535—600. G éclaire toute la scène du tournoi de la clarté du printemps. Cette description lyrique de la „senfte süeze sumerzît" est du meilleur Gottfried et du plus original. — V. 679—1117. Voir la note 1 de la p. 12. — V. 1383, ss. Quelques petites divergences dans la scène où Rivalen se décide à enlever Blancheflor (cf. Kölbing, *Saga*, p. XXIII).

Principaux traits différentiels en E. Cette rubrique est aux mêmes fins que la précédente. Mais elle manquera en plus d'un chapitre: je ne m'astreindrai qu'exceptionnellement à noter les singularités du poème anglais. Très précieux lorsqu'il s'accorde avec G contre S, ou avec S contre G, il est d'ordinaire négligeable quand il reste isolé. Les traits qu'il est seul à donner se trahissent communément comme des inventions si personnelles qu'il est superflu de les discuter et de démontrer que Thomas n'en est pas responsable. Par exemple, que servirait de noter qu'en E, v. 78, Blancheflor, regardant le tournoi „*crie à trois chambellans*: . . . Cet enchanteur m'a blessée en plein cœur, si vite!" — On vient de voir pourtant l'un des rares cas où E semble donner, contre S et G, la version de l'original (v. p. 21, note 1).

Chapitre III.

Roald le Foi tenant.

S, chapitres XVI—XVII. — G, v. 1789—2146. — E, strophes XXIII—XXVII.

S, chap. XVI. [E 243-76]. Quand Roald eut vu la triste fin de sa dame, il voulut faire baptiser l'enfant, de peur qu'il ne mourût sans baptême. Le prêtre vint donc, et l'ondoya. Roald dit comment il fallait

le nommer: „Pour les tourments et pour la douleur, pour la tristesse et pour les peines, pour les angoisses, pour le déplorable G 1989, 1992-2000.
malheur dont nous avons été frappés à sa naissance, »»il me »»semble convenable d'appeler cet enfant Tristan."

»»En ce nom, *triste* signifie *triste*««, *an* signifie *hum*; mais G 2001.
Roald l'appela *Tristan*, parce que *Tristan* est plus doux à ouïr que *Tristhum*.[1])

„Il doit bien s'appeler ainsi, ajouta le maréchal, parce qu'il a perdu son bonheur et sa joie, son père, notre seigneur, sa mère, notre dame; et il nous convient bien d'être affligés, puisqu'il est né dans le deuil."

»»L'enfant fut donc baptisé sous ce nom. Certes, c'est à G 2002-17.
»»bon droit qu'il lui fut donné. Voyez[2]) en quels soucis sa mère »»l'avait conçu. Voyez en quelles peines il vint au monde. »»Voyez comme toute la vie qui l'attend fut douloureuse, «triste »»le jour, triste la nuit (S)«. Voyez quelle mort misérable la »»termina. Oui, ceux qui entendront ce conte jusqu'au bout »»comprendront comme il fut bien nommé!««

»»Aussitôt après, le maréchal fit transporter secrètement G 1821-5.
»»l'orphelin du château dans sa propre maison. Il le garda »»ainsi avec grand soin de ses ennemis, à l'insu de tous.««
Alors, au milieu même de sa douleur, il songea aux malheurs G 1875-91.
du pays. Ne voyant nul moyen de le sauver, impuissant à E 260-2.
se défendre contre l'ennemi par la force, il se défendit par la prudence. Il conseilla aux anciens vassaux de son seigneur de faire leur paix avec Morgan: ils n'avaient plus qu'à se soumettre et à se rendre. Sur son conseil, ils remirent leurs biens et leurs vies à la discrétion de leur adversaire. Tous leurs griefs contre

---

[1]) Sur la forme *Tristan*, non *Tristran*, qui apparaît ici exceptionnellement en S, cf. Kölbing, *Saga*, p. 207. — Gottfried explique comme S *Tristan*, par *triste* (von triste Tristan was sîn nam v. 2001). Mais S est seul à donner l'étymologie du nom entier. Cette naïve interprétation, *Tristan* = *Triste hum*, Frère Robert la devait-il à son original? Oui, si c'est à bon droit que je crois reconnaître une allusion obscure à cette étymologie en ces deux vers qu'on lit plus loin en G, et auxquels W. Hertz, à vrai dire, donne un tout autre sens:

G v. 2018—20 Er was reht', alse er hiez, *ein man*
und hiez reht', alse er was, Tristan.

[2]) Le mouvement de G, marqué par le retour du mot „*Voyez*" ne se retrouve pas en S.

Morgan, sagement, ils les laissèrent tomber. Par là ils sauvèrent leurs hommes et leurs terres.[1])

Le Foi tenant voulut cacher à tous que Tristan était le
G 1891-1900. fils de son seigneur. »»Il commanda à sa femme de garder le
E 247-9. »»lit, comme si elle était en couches. A quelque temps de là,
[G 1955-61]. »»il l'envoya à l'église faire ses relevailles, et répandit partout
G 2021-40. »»le bruit que c'était elle qui avait porté cet enfant. C'est »»que, si Morgan apprenait la naissance d'un fils de Rivalen, »il »»l'enlèverait par ruse (G)« ou le ferait tuer »de crainte que »»cet enfant n'attirât contre son royaume la guerre, les grands »»dommages, les pertes d'hommes, les dangers (S)«. Roald le fit »»donc élever en secret, avec soin et honneur, comme s'il était
S, chap. XVII. »»son fils.«« Par là, vous pouvez entendre ce qu'est loyauté,
[E 277-97]. sage tendresse, et grand sens. Car, par là encore, le fidèle vassal se montra habile et prudent: si de son seigneur il fait son fils, c'est pour le mieux protéger et pour lui mieux porter honneur.

La femme du Foi tenant éleva donc Tristan comme eût
G 2054-9. fait une mère. *Mais quand il eut accompli sa septième année, son père le maréchal le reprit aux femmes et le confia à un sage*
G 2085-90. *maître.* »»Celui-ci le mit aux lettres, et Tristan s'y appliqua
E 278-81. »»d'un tel zèle qu'il en sut bientôt plus que tout autre enfant.«« Il apprit les sept arts »»et devint habile à parler divers langages.
[G 2061.] »»Puis il apprit les sept branches de la musique«« en sorte
G 2094-5. qu'il ne fut pas de musicien plus renommé que lui. *Il apprit*
G 2101-20. *encore à chevaucher en portant l'écu et la lance, à éperonner adroitement les deux flancs du destrier, à le faire sauter hardiment, volter, galoper, le frein abandonné, à le presser des genoux.*
E 284-6. Il apprit à bien s'escrimer, »»à lutter vaillamment««, à courir et
E 293-7. à sauter, à lancer l'épieu; »»à berser et à chasser, si bien qu'il »»devint le plus habile des veneurs. Il apprit les diverses
E 289-90. »»manières de jeux qui se jouent dans les hautes cours. Il
G 2134-5. »»observa et connut les lois et coutumes de la terre.«« Pour la
E 291-2. noblesse du cœur, la largesse, la courtoisie, la subtilité de l'esprit,

[1]) S néglige de nous dire que la paix est ainsi conclue. Kölbing (*Saga*, p. XXIII) croit que c'est une omission d'un copiste de S. Il est possible, et l'accord de G et d'E nous a engagé à emprunter à G ces quelques lignes. Pourtant il va tellement de soi que la guerre doit se terminer là que Thomas a pu le sous-entendre, et par contre G et E le dire, indépendamment l'un et l'autre de leur original.

la hardiesse, le beau maintien, nul n'était plus richement doué. Ainsi, chaque jour, il crut en valeur.[1])

»»Quand il eut achevé sa quatorzième année««, et que son G 2129,
père nourricier reconnut ses bonnes qualités, il se plut à lui E 287.
donner les plus somptueux vêtements, de bons chevaux, un riche train de vie, tout ce qu'il pouvait désirer, tout ce qui pouvait lui faire honneur: tant et si bien que les fils de Roald en concevaient quelque jalousie, étonnés que leur père lui fît plus de semblants d'honneur et d'amour qu'à eux-mêmes. De fait, le maréchal montrait à Tristan une sorte de respect et une tendresse particulière: et ses fils, qui tenaient Tristan pour leur frère, s'en fâchaient contre le Foi tenant.

Principaux traits différentiels en E. Ils sont si vraiment singuliers (cf. v. 254, v. 265—6) qu'il paraît inutile de les discuter.

Principaux traits différentiels en G. 1°) G raconte que, dès la mort de Blancheflor, le Foi tenant cache le nouveau-né et répand le bruit que Blancheflor est morte sans avoir accouché: d'où de nouveaux regrets. C'est seulement après les relevailles de la mère supposée (minutieusement décrites) que l'enfant est baptisé et reçoit son nom de Tristan. En S, au contraire, comme on a vu, le maréchal fait baptiser l'enfant dès sa naissance. Il en résulte une invraisemblance visible: car l'intention du maréchal est de dissimuler à tous que cet enfant est le fils de Rivalen, et pourtant il semble bien qu'en S il prenne au moins le prêtre pour confident. Cette difficulté n'existe pas en G où le baptême est différé et où le Foi tenant explique à sa femme seule le nom de Tristan. — Quelle était la version originale? On peut supposer que c'est celle de S. Thomas a fait baptiser l'enfant dès le jour de sa naissance, pour deux raisons: d'abord c'était l'usage dans la vie réelle, l'Église ayant toujours recommandé le baptême immédiat des nouveaux-nés; puis, Thomas subissait, tout en la modifiant, la tradition plus ancienne où Tristan recevait

[1]) Pour le détail de l'éducation de Tristan, j'ai dû compléter de diverses façons la description, très probablement écourtée de S. 1°) S ne dit rien de la durée de cette éducation. Avec G, j'ai confié sept ans Tristan aux femmes et sept ans aux hommes (cette dernière indication est confirmée par E): car cette division en deux phases, de sept années chacune, est classique dans nos vieux poèmes et répond sans doute à des usages réels de la vie seigneuriale (voir, comme exemple pris au hasard, l'éducation de Floriant, *Floriant et Florete*, éd. F. Michel, v. 738, v. 765—8 et cf. Alwin Schultz, *Das höfische Leben*, I, 122, ss.). — 2°) S omet, par un surprenant oubli, tout l'apprentissage chevaleresque de Tristran. J'ai emprunté, assez arbitrairement, il est vrai, au seul Gottfried ce qui concerne son éducation d'écuyer et d'escrimeur; mais pour les autres détails (Tristan veneur, lutteur, habile aux tables et aux échecs, expert aux lois), E confirme G.

son nom (de sa mère elle-même) aussitôt après sa naissance. Il n'aura pas vu de conséquence grave à prendre ce prêtre pour confident. Mais Gottfried en a été choqué et a remanié toute cette scène. — A vrai dire, on peut soutenir aussi une hypothèse contraire: la version de Thomas était celle de Gottfried, celle qui retardait de six semaines le baptême de l'enfant. Frère Robert l'aura modifiée, soit comme contraire à la pratique de son pays, soit (en bon ecclésiastique que nous le supposons), comme choquante et de mauvais exemple. La question paraît insoluble. — Si nous nous sommes permis une si longue note sur une si menue difficulté, c'est pour donner au moins un exemple des petits problèmes, sans solution assurée, qui foisonnent en ce travail. — 2°) G est seul à donner un nom à la femme du Foi tenant: il l'appelle Florætte (1904, 5865, 18623). Il n'y aurait rien de surprenant à ce que le nom ait figuré chez Thomas et ait été supprimé par E (qui supprime tant d'autres choses) et par S (qui évite si curieusement, comme on a vu, les noms propres). J'ai hésité pourtant à introduire ce nom dans mon texte, parce qu'il semble que la mère supposée de Tristan jouait un rôle bien moindre dans le roman de Thomas que chez Gottfried. G le premier aura éprouvé le besoin de la nommer et lui aura trouvé sans peine ce nom de Florætte, fréquent (cf. W. Hertz, *Tristan*, éd. de 1894, p. 494, note 18) dans les romans français. — 3°) Rien n'indique que le joli passage sur l'affection maternelle de la „guote marschalkîn" pour Tristan (G v. 1901—11, 1928—60) n'appartienne pas tout entier à Gottfried. — 4°) V. 2061—2. G envoie Tristan enfant apprendre les langues en pays étrangers. Il me semble ici avoir renchéri sur une vaine préoccupation de vraisemblance, qui avait, avant lui, tourmenté Thomas. La légende transportait tour à tour Tristan de sa patrie en Cornouaille, en Irlande, en Galles, en Espagne etc. Comment a-t-il pu vivre parmi des hommes de langages si divers? Les vieux conteurs ne s'arrêtaient guère à de si belles objections. Mais Thomas a pris bien soin de lui faire donner, tout enfant, une riche culture polyglotte. Vient Gottfried, plus soucieux encore de tout expliquer: comment, se demande-t-il, Tristan, aurait-il pu apprendre, dans la maison même de Roald, tant de langages? Donc, il le fait voyager, tout enfant, par les pays. — 5°) La curieuse digression (v. 2066—84) où Gottfried s'attendrit sur le sort des enfants mis aux lettres et au travail tout petits paraît bien lui appartenir en propre. C'est un de ces morceaux d'actualité, tout personnels, qu'il aime à introduire dans son conte (cf. sa polémique contre les ordalies).

Chapitre IV.

Les Marchands de Norvège.

S, chapitres XVIII—XXI, l. 25. — G, v. 2147—2736. — E, strophes XXVIII—XLI, v. 444.

S, ch. XVIII. »»Vers ce temps, il advint qu'un jour une grande nef
[E 298-363]. »»marchande approcha de la terre »d'Ermenie (G)« et jeta l'ancre
G 2148-69. »»dans le port, au pied du château »de Kanoël, où le maréchal

»»et son jeune seigneur Tristan résidaient d'ordinaire (G)«. Elle »»portait des marchands de Norvège, et une riche cargaison.««[1]) [G 2149].

Ces marchands étrangers déployèrent et offrirent leurs marchandises, »»et la nouvelle se répandit à la cour qu'ils avaient »»à vendre des faucons et d'autres beaux oiseaux de chasse. »»Les fils du Foi tenant en parlèrent entre eux.«« Ils appellent Tristan et lui disent: „Comment faire? nous n'avons pas d'oiseaux pour en prendre notre plaisir, et cette nef en a tant apporté, et de si beaux! Si tu voulais nous aider! Tu obtiens de notre père tout ce qu'il te prend fantaisie de lui demander »»et jamais »»ni lui »ni notre mère (S)« ne repousse aucune de tes requêtes.«« Ils achèteraient sept des plus jolis oiseaux, plutôt que de te voir attristé d'un refus." Ils le prièrent si bien que Tristan fit leur désir. [S, XVIII, 17-20]. [G 2170-5]. G 2176-80.

»»Roald, les enfants et leur suite se rendirent donc ensemble »»vers la nef.«« G 2195-2207.

. *Chacun y pourait faire emplette à son gré: joyaux, étoffes* [S manque].
. *de soie, riches vêtements, l'on y trouvait toutes marchandises à*
. *profusion, et aussi de beaux oiseaux de chasse, faucons pèlerins,*
. *émerillons, éperviers, autours, les uns déjà mués, les autres sors.*[2])

Or les Norvégiens n'entendaient ni le breton, ni le français, ni d'autre langue qui pût servir à leur trafic. Mais Tristan, [S reprend]. [G 2231-5].

[1]) Je n'ose adopter dans mon texte ce passage de S: „De longues tempêtes soufflant du nord avaient poussé cette nef jusque-là. Elle était chargée de fourrures de vair et de fourrures blanches, de peaux de castor et de zibeline, de dents de morses et de peaux d'ours, d'autours, de faucons gris et blancs, de cire, de peaux de bœufs et de boucs, de poissons secs, de goudron, d'huile, de soufre, et de toutes sortes d'autres marchandises norvégiennes." Rien ne confirme ce passage en G ni en E, et l'on observera que Gottfried a suivi de si près, en tout ce chapitre, le récit de Thomas, que sa version a, pour cet épisode, presque autant d'autorité que la *Saga*. Isolé en S, ce passage paraît en outre suspect pour deux raisons: d'abord, à quoi bon dire que ces marchands ont été poussés malgré eux, par des tempêtes, à Kanoël? (Peut-être est-ce pour expliquer qu'ils n'avaient pas pris d'interprète à leur bord, afin de trafiquer plus commodément avec les gens d'Ermenie?) — Mais surtout cet inventaire d'une cargaison norvégienne, pourrait être une interpolation du norvégien Robert, destinée à amuser ses compatriotes. Enfin on peut croire que Gottfried, toujours curieux du détail joli, s'il eût trouvé en son original une telle description, n'en eût pas dédaigné la précision pittoresque. — M. Kölbing (*Saga*, p. 207) exprime une opinion contraire.

[2]) Si notre conjecture de la note précédente est exacte, elle invite à reconnaître en ces vers de Gottfried la description de l'original.

G 2208-11. habile à parler divers langages, »»fit prix avec eux pour »sept »»(S)« oiseaux, »son père nourricier les paya (G)«, et Tristan les
G 2217-9. »»donna à ses frères. Par aventure, il vit alors un échiquier.
E 309-10. »»— „Lequel de vous, demande-t-il, voudrait jouer avec moi?“
[G 2227-30, 2241-6]. »»L'un d'entre eux s'offre, ils conviennent d'un fort enjeu, et
G 2247-53. »»tous deux s'assoient à l'échiquier. Le maréchal dit alors à son
[2270]. »»fils: Tristan, je rentre au logis; mais, si tu veux, tu peux rester; »»»mes autres fils viendront avec moi (G)«; ton maître demeurera »»céans et t'attendra, pour te reconduire, le jeu terminé.««

[S manque]. . *Le maréchal s'en fut donc avec sa suite. Auprès de Tristan,*
G 2254-67. . *resta seul le maître qui toujours veilla sur lui, et dont je puis* . *bien vous redire ce que nous apprend la vraie histoire: pour la* . *courtoisie, pour la bonté du cœur, nul écuyer ne fut jamais* . *de telle noblesse. Son nom était Gorvenal. Il était riche en* . *maintes belles qualités: celui qu'il avait enseigné avait bien dû* . *les prendre à un tel maître.*[1])

[S reprend]. »Tandis que Tristan jouait bellement aux échecs, les
G 2267-76, 2281-2. »»marchands de Norvège se prirent à l'admirer. Ils louaient son »»savoir, son adresse, sa beauté, sa valeur, son maintien. Ils se »»dirent que ses connaissances si diverses pourraient leur servir.
G 2296-2309. »»Ils tinrent donc conseil: s'ils pouvaient l'enlever, »il leur serait »»utile, et s'ils voulaient le vendre (S)«, ils en tireraient un bon »»prix. Donc, tandis que l'enfant s'appliquait à son jeu, les
[G 2313-5]. »»mariniers »détachent en secret les amarres (S)«, lèvent l'ancre, »»et font glisser la nef hors de la baie. »Le pont était recouvert »»d'une tente que le vent agitait bruyamment, en sorte que (S)« »»Tristan ni Gorvenal ne s'en donnèrent de garde.

G 2310-11. »Ils étaient déjà loin en mer, quand Tristan acheva de
[S. p. 18, l. 10. G 2322-34. »»mater ses adversaires. Il se reconnaît, s'écrie: — „Seigneurs! »»que me voulez-vous? Pourquoi m'emmener?“ „Ami, répondent- »»ils, il faut venir avec nous, et rien ne peut plus t'en garder »(G)«. Et Tristan de se plaindre et de se lamenter, et Gorvenal,
G 2337-42. »»son maître, avec lui, pour l'amour de l'enfant. Alors, les

[1]) Ce passage manque en S. Mais il est invraisemblable que Thomas ait négligé de présenter ici dignement le bon écuyer qui doit tenir une si grande place dans la vie de Tristan. S aura cédé, une fois de plus, à sa singulière coutume, d'introduire sans crier gare les personnages nouveaux. Il ne donnera le nom de Gorvenal qne beaucoup plus loin. Il y a donc chance que les vers que nous nous sommes permis d'emprunter à G aient correspondu à des vers analogues de Thomas.

»»Norvégiens descendent Gorvenal dans une barque et lui donnent [S manque].
»»une rame: — „Va-t'en, lui disent-ils, où le cœur te dira, mais G 2343-5.
»»il faut que l'enfant vienne avec nous.«« Les voiles sont dressées, E 355-61. S reprend.
et la nef vogue rapide. Tristan reste à leur discrétion, dolent [G 2346].
et marri.

A grand effort, à grand' peine, Gorvenal atteignit la terre, [G 2367-71].
et ce lui fut une chétive consolation. Tristan, assis sur la nef, se lamentait et suppliait Dieu de le prendre en grâce, de le protéger, de le garder contre le péril de la mer et des vents, contre les armes, les traîtrises, la félonie de ces païens. Il soupire, se désole. Gorvenal parvient au château et porte la [G 2371-2,
nouvelle qui ne fut belle pour personne: Tristan a été enlevé! 2379-83].
Tous, ceux du château et ceux de la gent menue, courent au rivage et pleurent. Roald se lamente entre tous, maudit son infortune, regarde vers la haute mer, et s'écrie:

— „Tristan, ma joie, et la paix de mon cœur, Tristan, mon seigneur, mon amour et ma consolation,

Ton cors, ta vie a Deu comant![1]) G 2396.

Puisque je t'ai perdu, je n'ai plus désormais aucune joie à vivre!“ Il se plaint et se tourmente; tous, jeunes et vieux, pleurent et prient pour l'enfant. Il était leur amour et leur joie, il est maintenant leur deuil et leur déconfort.

»»Roald le Foi tenant fit parer une nef en toute hâte. Il S, chap. XIX.
»»veut »poursuivre les Norvégiens, et (S)«, ne pas revenir vivant, [E 364-85].
»»s'il n'apprend en quel pays Tristan, son cher fils, a été G 3755-62.

---

[1]) G donne ces deux vers:

Bêâs Tristant, cûrtois Tristant,
tun cors, ta vie a dê comant.

Il est certain que le second au moins de ces vers est un vers de Thomas, puisque S en donne l'exacte traduction, au chapitre 19, l. 5. Mais je doute que ce couple de vers ait existé dans le poème de Thomas, comme l'admettent Kölbing (*Saga*, p. XXX), Hertz (p. 499), Muret, etc. Il est improbable que Thomas ait employé parfois la forme *Tristant*, comme le veut M. Muret (*Romania*, XVI, 11). D'abord le vers est trop court; puis, on observe que, dans les 3146 vers conservés de Thomas, il évite de mettre le nom de Tristan à la rime, malgré la gêne très sensible qui devait s'en suivre. On ne l'y trouve que cinq fois, parce que Thomas n'a réussi à lui trouver que ces trois rimes: *huan*, *an*, *ahan*. Il serait bien surprenant, s'il avait employé au début de son roman la forme *Tristant*, qu'il n'eût pas recouru, dans les 3000 vers conservés, aux rimes si nombreuses et si commodes en *ant*.

:»emporté.«: La nef est prête à l'appareillage, bien pourvue de vins et de vivres. Il y monte, fait relever les amarres et les ancres, hisser la voile, et cingle vers la haute mer. Ils
[G 3763]. mirent d'abord le cap sur la Norvège, et subirent en parages lointains orages et tempêtes, la faim, les maladies, l'effroi, la
[G 3900]. douleur. Puis ils abordèrent en Danemark, en Angleterre, en
[G 3770-1]. Irlande, aux Orcades, en *Hjaltland* (?).[1]) Vainement: nulle part ils ne purent trouver Tristan, leur seigneur.[2])

Cependant, les ravisseurs de Tristan étaient près d'atterrir dans leur pays. Soudain

	S.	Thomas, Michel, II, 74.
	un vent violent frappe au milieu de leur voile; l'orage s'annonce,	Del sëust lur salit un vent, E fert devant en mi cel tref;...
	au plus vite, ils ferlent la voile;	Curent al lof, le sigle turnent;...
	la mer s'émeut,	Li venz s'esforce et leve l'unde;
	les vagues s'élèvent;	La mer se muet, qui est parfunde; ...
	il grêle, il pleut, il tonne;	Levent wages, la mer nercist,
	le mât était haut, les vagues profondes;	Pluet et grisille et creist li tens ...
G 2431-4.	»»l'orage secoue la nef si violemment	Li orage sunt tant crëu
G 2414-5.	»»que nul ne puet rester en pieds;	Qu'eskipre n'i ot tant preisez
	»»ils abandonnent la nef au gré du vent:	Que il puet estre sur ses pez;
	Tous ont grand peur, pleurent et mènent grand deuil, jusqu'aux plus braves mariniers.	Tuit i plurent e tuit se plaingnent Pur la poür grant dolur maingnent.

[1]) G en Irlande, S en Islande. — En adoptant la leçon de G (qui ne mentionne d'ailleurs que la Norvège, l'Irlande, le Danemark), on obtient un de ces itinéraires précis et bien combinés dont notre poème offre plusieurs exemples. M. Kölbing (*Saga*, p. XXXVI) croit plutôt à une interpolation de S.

[2]) C'est dans un tout autre contexte, mille vers plus loin (v. 3755 ss.), qu'il a fallu aller rechercher, en G, le récit de cette *queste*. E, pareillement, ne la mentionne qu'à la strophe LIII, et il y a doute si nous n'aurions pas dû transporter au chapitre VII ce passage de S.

»»Ils n'attendent plus que la mort.««[1]) G 2416-7.
»»Toute une semaine««,[2]) la tempête les chassa à l'aventure,
sans qu'ils vissent une terre. Et, si parfois le vent s'apaisait
un peu, assez pour leur permettre de tendre la voile,[3]) leur
angoisse n'en était pas amoindrie, car ils ne savaient où atterrir.
Enfin, ils dirent au pilote: »»Cette tempête, tous ces périls nous G 2439-47.
»»viennent de notre propre péché. Oui, si nous les subissons,
»»c'est pour avoir enlevé Tristan à ses amis««, à ses parents,
à son pays. Et l'orage ne s'apaisera pas, ni nous ne pourrons
toucher terre, tant que nous l'aurons à notre bord. Mais, si
Dieu nous prend en pitié, s'il veut nous donner bon vent, »»si
»»nous pouvons prendre terre, nous promettons de le remettre G 2451-5.
»»en liberté.«« Tous en firent le serment. »»Aussitôt, les ténèbres G 2460-6.
»»s'éclaircissent, le soleil brille, l'orage s'apaise. »Ils dressent leur
»»voile en joie et en hâte (S).« A peine commencent-ils à cingler,
»»ils voient une terre. »Un vent propice gonfle leur voile (S)«,
»»bientôt ils atterrissent, jettent l'ancre, déposent Tristan sur la G 2468-79.
»»grève. Ils lui donnent »du pain (GE)« et quelques vivres: „Que E 382.
»»Dieu, lui disent-ils, garde ton corps et ta vie!“ »Sur quelle
terre l'abandonnaient-ils ainsi? ils l'ignoraient (S).« Ils remettent
»»à la voile et s'éloignent.[4])

[1]) Les vers de Thomas qui figurent ci-dessus sont ceux qui décrivent, à la fin du roman, une tempête où Isolt la blonde manque de périr. On a pu s'assurer qu'ils méritaient de figurer dans le texte de cette reconstruction conjecturale à plus de titres encore que la traduction scandinave. Ils permettent de constater un singulier procédé de composition chez Thomas et, une fois de plus, la précision des traductions de Frère Robert. Il est curieux que, lorsqu'il translate à sa vraie place (chap. XCVII) cette description de tempête, on y reconnait bien moins qu'ici les vers originaux. Il n'y a pas à supposer que S aurait transporté arbitrairement au début du roman ces vers de Thomas, puis qu'on lit ici en S quelques menus détails qui manquent en ces vers: non, c'est Thomas qui a fait servir deux fois la même description.

[2]) G 2435 Huit jours et huit nuits.

[3]) S porte: »et quand enfin ils eurent vent propice, leur angoisse n'en fut pas amoindrie . . .« M. Kölbing remarque justement (*Saga*, p. 207) que c'est contradictoire à ce qui est dit plus bas, savoir qu'ils n'eurent pas vent propice, tant qu'ils n'eurent pas fait leur serment. Il faut supposer, avec M. Kölbing, quelque contre-sens de Frère Robert. J'ai retouché et glosé son texte en conséquence.

[4]) Cet épisode repose sur une croyance populaire bien connue. La mer porte à regret les nefs félonnes, et d'ordinaire on ne peut l'apaiser qu'en lui livrant le coupable. Voir la belle étude de Reinhold Koehler sur ce trait

S, chap. XX. »»Tristan demeura sur la terre inconnue, dolent et dé-
[E 386-444]. »»conseillé. Il s'assit et pleura.«« Il suivit des yeux la nef qui
G 2480-2. [E 389-90]. s'éloignait à pleines voiles, et ne voulut point quitter le rivage
tant qu'elle se tint à l'horizon.[1]) Quand elle eut disparu, il regarda
G 2487, autour de lui et se lamenta ainsi: „Dieu puissant", toi qui as
2491-3. formé les hommes à ta ressemblance et qui vis en trinité, „soutiens
moi, protège-moi", conseille-moi contre l'infortune et la nécessité,
contre les périls et les ennemis, car tu connais mon besoin, et
G 2496-7. moi, »»je ne sais pas sur quelle terre je suis venu««; jamais je
ne fus ainsi, sans nul conseil, sans nul appui. Tant que j'étais
sur la nef, parmi ces marchands, je trouvais du moins quelque
réconfort en leur compagnie. Maintenant, me voici abandonné
G 2504-7. sur un rivage étranger. »»Où que je regarde, je ne vois que
»»montagnes et forêts««, falaises et rochers. »»Ni route, ni sentier,
G 2498-9. »»pas une créature humaine; que devenir?«« Est-ce une terre de
chrétiens? est-ce un pays défriché? Je ne sais plus rien, hormis
que je reste sans aide. Personne qui puisse me secourir; et, si
même je rencontre quelqu'un, comprendrais-je son langage? Y
a-t-il seulement des hommes en ce pays? »»J'ai peur d'être dévoré
G 2509-11. »»par les lions, les ours,[2]) ou quelque autre des bêtes féroces««
qui ne redoutent pas la voix de l'homme. Mais à quoi bon ces
G 2522-30. plaintes? à quoi bon rester assis en ce lieu? »»Mieux vaut
»»m'avancer dans l'intérieur de cette terre, marcher tant que le
»»jour durera, »tant que je pourrai voir où je pose mes pieds (S)«.
»»Peut-être pourrai-je atteindre quelque maison, où je trouverai
»»des gens qui veuillent m'héberger.««

Il monta donc sur une falaise, d'où il découvrit plusieurs sentiers frayés, et prit l'un deux qui conduisait hors de la forêt.

de folk-lore dans l'édition des *Lais de Marie de France* de K. Warnke (p. C—CIV). Les poèmes médiévaux et français où il le retrouve sont *Eliduc*, le *Tristan* en prose, *Huon de Bordeaux*. Ajoutez le passage de la vie de *Ste Marie l'Egyptienne*, où Rutebeuf (v. 152), rapportant les débordements de Marie sur la nef, nous dit:

De ce me merveil sanz dotance
Quant la mer, *qui est nete et pure*,
Sofroit son pechié et s'ordure.

[1]) Ce regret, un peu singulier, des pirates, exprimé plus bas encore en S, et dont G ne fait pas mention, était dans l'original, puisque E confirme ici la donnée de S.

[2]) les loups, G.

Or, il était revêtu d'un surcot et d'un manteau de soie, [S, p. 21, l. 5].
. riches et parfaitement tissés, *bien parés par des mains sarrazines* G 2531-50.
. *d'un entrelacs et d'un contrepoint de menus galons de merveilleux* E 408, 11.
. *travail oriental, si bien façonnés à la mesure de son corps* S manque.
. *qu'homme ni femme ne pourrait mieux tailler plus nobles vête-*
. *ments. La soie en était plus verte que gazon de mai, la doublure*
. *d'une hermine la plus blanche qui se pût voir.*[1])

»»Pour mieux marcher »à la grande chaleur (S) , Tristan [S reprend].
»» »ouvrit un peu son surcot, (G)«, rejeta son manteau, et le porta G 2554-9.
»» sur l'épaule.

»»Enfin, lassé, il s'assit en pleurant sur la route, et se prit
»» à songer à ses parents et à ses amis. Une grande tristesse G 2578-86.
»» s'empara de lui; il appela Dieu en son besoin, et dit: O mon S. XX, l. 30-4.
»» père, qui m'as perdu, ma mère, qui me pleures, »amis, qui me [G 2588-2617]
»» regrettez, parents, qui ne me retrouverez plus (S) , maudits G 2588-90.
»» soient ces oiseaux que je désirais tant acheter! maudit soit G 2593-4.
»» cet échiquier! C'est pour eux que j'ai jeté dans le deuil ceux G 2590-2.
»» qui m'aimaient! Ah! si vous saviez du moins que je suis G 2598-601.
»» encore en vie, vous y trouveriez quelque consolation![2]) . . . G 2607-11.
. . . .

[1]) S dit ici simplement: „Ses vêtements étaient riches, sa stature noble; comme il faisait chaud, il porta son manteau sur l'épaule.“ La suite du récit ne tire aucunement parti de ces renseignements sommaires, et lorsque plus loin on entend Tristran raconter aux pélerins qu'il est bien connu à Tintajol et qu'il y possède des amis, l'utilité de ces mensonges reste incomprise. Ces obscurités sont l'indice de coupures maladroitement faites. G (confirmé par E) insiste sur la richesse du costume de Tristan, et ce n'est pas pour le simple plaisir de décrire; c'est que ces vêtements trop riches sont un danger pour Tristan: ils peuvent exciter la convoitise des inconnus qui vont l'aborder. Tristan redoute leur attaque, et c'est pourquoi, au lieu d'avouer qu'il est un enfant abandonné, il se fait passer pour un jeune seigneur, pourvu à Tintajol d'amis puissants. Il faut que tous ces motifs aient existé dans le poème français, puisque la *Saga* en a retenu quelques traits mutilés. Il paraît donc légitime de les rétablir, comme j'ai fait, ici et plus loin, d'après G.

[2]) Ayant acquis la présomption (par les observations de la précédente note) que tout ce passage a été infidèlement résumé par la *Saga*, j'ai cru, ici encore, pouvoir reconnaître en G la version de l'original. Ces deux monologues, que vient de prononcer Tristan, sont fondus en un seul par S; M. Kölbing (p. XXXI) a fort bien montré comment les deux discours que G prête à son héros ne font pas double emploi, mais répondent l'un et l'autre à deux moments distincts de l'action: dans le premier, sur le rivage, Tristan, se croyant en pays désert, ne songe qu'à sa mort prochaine; ici, sur un chemin frayé, plus rassuré, il regrette ses parents. Or, à l'endroit où G place ce

G 2618-21. »»A cet instant, il vit venir sur la route deux pèlerins.«« Ils étaient du pays de . . .[1]) et avaient été en pèlerinage au Mont Saint-Michel. Maintenant, ils s'en venaient visiter les corps
[S manque]. saints de ce pays. Tristan s'inquiète et songe: „Ah! Dieu!
G 2651-7. Seigneur compatissant, que devenir? Ces deux hommes qui
[E 430]. [S reprend]. s'approchent, dès qu'ils m'auront vu, ils s'empareront de moi!"[2])
G 2676-8. — Les pèlerins l'abordent, Tristan les salue courtoisement:

„*Seignur, fet il,* Deus beneïe
La vostre sainte compaignie!"[3])

G 2688-9. »»ils lui rendent son salut: „Bel ami, lui demandent-ils, d'où
G 2693-7. »»viens-tu? et que fais-tu là? — Seigneurs, dit Tristan, je suis »»né en ce pays, et je cherche mes compagnons sans pouvoir »»les retrouver. Nous sommes allés en chasse aujourd'hui««, ils se sont mis à la poursuite d'un cerf, tandis que je restais en arrière. Mais peut-être ils reviendront bientôt par cette route.
G 2718-9. »»A votre tour, dites-moi où vous allez««, où vous voulez vous arrêter, car je pourrais cheminer avec vous." Ils lui répondirent:
G 2723-4. „C'est en la ville de Tintajol que nous »»voulons nous héberger.«« — Ah! dit Tristan, j'ai aussi affaire à Tintajol et j'y ai des amis qui me protègent; si nous y arrivons ce soir, vous y trouverez avec l'aide de Dieu bon asile et des amis puissants qui nous feront accueil.

S, chap. XXI. »»Ils se mettent ensemble à la voie et devisent en marchant.««
[E 445-517]. Tristan les interroge sur ce qu'ils ont vu en leurs voyages chez
G 2729-31. les rois, les princes et les comtes.

---

second monologue, S donne cette phrase (S, XX, l. 5—6): „Tristan pensait souvent à ses parents et à ses amis", indication inutile dans la *Saga*, mais qui trahit le remaniement et l'existence à cette place, dans le poème original, du monologue que Frère Robert a transporté plus haut, sans doute en l'abrégeant.

[1]) Le nom est corrompu dans la *Saga* (cf. Kölbing, *Saga*, p. 208).

[2]) J'emprunte à G ce passage pour les raisons énoncées en une note précédente. S, en omettant de marquer que Tristan se méfie des pèlerins, rend incompréhensible le mensonge qu'il va leur faire.

[3]) G 2679 Dêû sal, bêâs âmîs!
2683 Ei! sprach er, dê benie
Si sainte companîe!

Des formules analogues foisonnent dans nos romans. Exemple:

Si dist: Rois, Deus vos beneïe
Et vostre biele compagnie
(*Perceval*, éd. Potvin v. 22239).

Principaux traits différentiels en G. — On a vu avec quelle fidélité Gottfried a rendu tout ce récit de son modèle. Je note ici les principaux détails de sa narration qui, n'étant appuyés ni par S ni par E, ou bien sont de son invention, ou bien ne peuvent être avec assurance attribués à Thomas: V. 2220—5. Une description du fatal échiquier. — V. 2291—5. Indication de chansons diverses „refloit und stampenîe", que chante Tristan en jouant aux échecs. — V. 2349—66. Deuil que mène Gorvenal sur la barque qui le rapporte à Kanoël. — V. 2385—98. De menues divergences dans la narration, lorsque les hommes de Kanoël, assemblés au rivage, pleurent Tristan. — V. 2467. Indication que la terre où Tristan est abandonné est la Cornouaille. — V. 2622—50. Portrait des deux pèlerins. — V. 2657—68. Tristan se rassure peu à peu en voyant la pieuse contenance des pèlerins.

Chapitre V.

La Chasse.

S, chapitre XXI, l. 25 — XXII, l. 23. — G, v. 2757—3376. — E, strophe XLI, v. 445 — L.

Tandis qu'ils tenaient ainsi maints propos, un cerf débusqua. [G 2757-67].
Une grande meute de limiers et de brachets le poursuivait,
haletants ou donnant de la voix. La bête se voit sur ses fins
et se détourne sur la route à dix pas des pèlerins. Puis, elle
se jette à l'eau, suit le courant, cherche une issue, remonte sur
la berge; harcelée, elle bat encore une fois les eaux; mais quand
elle reprend terre, les chiens la forcent, elle rend les abois. Alors, G 2768.
les veneurs la rejoignirent.

»»Or les chasseurs, ayant accoué le cerf,[1]) s'apprêtaient à G 2786, 89-93.
»»»le trancher en quartiers comme un porc égorgé (G, E)«.[2]) E 451-60.
»»Mais Tristan s'écrie: — „Arrêtez! que faites-vous là? Vit-on
»»jamais découper un cerf en telle guise? »Quelle est donc
»»votre coutume en ce pays (S)?«" Le maître veneur était [G 2794-7].
»»courtois, de sage maintien, et bien enseigné. Il voit la beauté G 2830-2.
»»de l'enfant, ses riches vêtements, sa noble stature: „»Ami, dit-il, G 2855-7.
»»volontiers je te dirai notre coutume (S)«; quand nous avons
»»dépouillé un cerf, nous le partageons par le dos de haut en bas, G 2798-809.
»»puis nous le découpons en quatre quartiers. Tel est l'usage
»»de ce pays, »et nous n'en savons nul autre, ni pour l'avoir
»»vu, ni par ouï-dire; (S)« mais, en connais-tu un différent?«

[1]) Il semble, à lire S, que ce soient les chiens qui l'aient porté bas.
[2]) S dit tout autre chose.

[S manque]. G 2810-20. [E 463-73]. . *„Oui, maître, répondit Tristan. Dans le pays où j'ai été . élevé, telle n'est pas la coutume. — Quelle est-elle donc? — . Chez nous, on défait le cerf. — Par foi, ami, apprends nous . ce que c'est que défaire! Personne en ce royaume ne connaît . telle pratique. Jamais je n'ai entendu ni un homme de ce pays, . ni un étranger prononcer ce mot. Défaire, ami, qu'est cela? . Montre-le moi bonnement. Viens, défais ce cerf!"* [1])

[S reprend]. G 2821-7. »»Maître, répondit Tristan, puis que vous me montrez telle »»bienveillance, volontiers je vous enseignerai la coutume de mon »»pays, »et ce qu'on appelle défaire (G)«.

[E 473-99]. Tristan s'y disposa. D'abord [2]) il dépouilla la bête [G 2871-83]. Puis il coupa les daintiers; puis, les cuissots [G 2896-99]; il retira les entrailles [G 2907-12], les deux épaules [G 2884-7], la partie du dos la plus grasse entre les deux épaules [G 2888-9], et leva les filets au-dessus et au-dedans des lombes. Ensuite, il retourna la bête et leva la venaison des deux flancs [G 2889-91] avec la graisse qui s'y trouvait attachée. Après quoi, il trancha

[1]) J'ai cru devoir rétablir d'après G ce moment du dialogue. G tire par quatre fois un effet plaisant de la surprise des chasseurs à entendre des termes inconnus de vénerie (*défaire*, *curée*, *fourchie*, *présent*). Il est plus que probable que ces effets se trouvaient déjà dans l'original, puisque S en conserve deux fois la trace, quand il s'agit de la *curée* et du *présent*. Mais, faute de posséder dans son vocabulaire des termes techniques de vénerie, le traducteur norvégien s'est trouvé fort empêché: pour les mots *fourchie* et *présent*, il a fabriqué le mot *stangarsending*; pour le mot *curée*, le mot *huðargnótt* (cf. Kölbing, p. 208). Encore, ce dernier mot, ne l'a-t-il risqué qu'un peu tard (l. 28); ayant eu plus haut à traduire: „Maintenant, faites la curée", il avait écrit: „Maintenant donnez ceci aux chiens" et ajouté naïvement: „mais les veneurs ne savaient ce que Tristan voulait dire." (C'est ainsi, du moins, — comme une transcription en clair, très maladroite, du mot *curée* —, que j'interprète ce passage, que M. Kölbing préfère croire altéré). — Mais ici, pour rendre le mot *défaire*, Frère Robert s'est trouvé plus embarrassé encore: il n'aurait pu y suppléer que par des équivalents très généraux, tels que *dépecer*, *partager* etc., lesquels n'eussent pas surpris les veneurs. En désespoir de cause, il a simplement omis le passage.

[2]) Il a paru bon, pour plus de clarté, de transporter ici de la marge dans le texte l'indication des passages correspondants de G. G décrit tout au long la plupart de ces opérations, dans un ordre différent, et de telle sorte qu'il semble bien avoir connu des pratiques particulières. Il est à noter que ni sa description, ni celle de S, ni celle de E, ne se ressemblent entre elles, ni ne ressemblent à celles de nos anciens traités de vénerie, le *dit de la Chace dou cerf, Gaston Phoebus, du Fouilloux.*

le cou, puis la tête [G 2983-5] et la queue avec le cimier [G 2900-4].[1])

. *Tristan dit alors: „Voyez, maître, le cerf est défait.* [S manque].
. *Approchez maintenant, si vous le voulez bien, vous et votre* G 2919-32.
. *mesnie, et faites la fourchie. La fourchie, bel enfant, que veux-*
. *tu dire? Tu me nommes là je ne sais quoi. Mais tu viens*
. *de nous montrer un déduit de chasse ignoré de nous et louable*
. *pourtant; poursuis donc, achève de nous montrer ton art; nous*
. *sommes à ton service, s'il faut t'aider.“*[2])

»»Tristan prépara alors une fourche. Il y fixa le foie, [S reprend].
»»les nombles, la fraise et . . .[3]) G 2939-43.

»Il la donna à tenir à un valet (G)‹ et dit: »»„Voilà [E 507-8].
»»la fourchie prête; maintenant, seigneurs, songez à faire la S reprend.
»»curée.‹‹ — La curée? Par Dieu, qu'est-ce que la curée? *Nous* G 2957-67.
comprenons mieux le sarrazinois que ces mots-là. Qu'est-ce que [S, p. 22. l. 21-2].
la curée, beau fils? Mais non, ne le dis pas; montre-le nous S manque.
plutôt.“

L'enfant prit les entrailles, les disposa sur le cuir, amena [S reprend].
les chiens pour les leur faire manger et dit: „Préparez donc le [G 2994-3040].
présent,[4]) et apportez-moi la tête du cerf, pour que vous l'offriez [E 500-1].
au roi de façon courtoise.“ Les chasseurs répondirent: — „Par foi! personne en ce pays n'avait ouï parler de curée ni de présent. Mais, puisque tu es le premier veneur qui ait apporté ici ces coutumes, achève de nous enseigner ton art.“ Alors Tristan coupa un peu de venaison à chacun des membres et aussi un

---

[1]) S „la queue avec la graisse des reins (?).“ Je me suis permis de mettre à la place le mot *cimier* (la croupe), mot que G paraît très fier d'expliquer.

[2]) Pour les motifs allégués précédemment, j'emprunte encore à G ce passage.

[3]) S fixe sur la fourche les nombles (rognons), le foie, les poumons (ce qui est invraisemblable) et la fraise (cf. Kölbing, p. 208). — G y met aussi le foie (*lebere*), probablement les nombles (*lumbele*), le péritoine (*netz*, qui correspond assez bien au mot *lundiz* de S, fraise, mésentère), et enfin un morceau appelé *zimeren*, où les commentateurs de G reconnaissent tantôt une partie des entrailles (Bechstein) tantôt le cimier (Bechstein et Golther) tantôt les daintiers (Hertz). Nos traités de vénerie (*Roi Modus*, Gaston Phoebus, du Fouilloux) placent d'ailleurs d'autres *menus droits* sur la *fourchiee* ou *fourchette*.

[4]) G 3050 *prîsant*, S *stangarsending*. J'ai supposé en Thomas le mot *present*, mais aucun traité de vénerie, à ma connaissance, ne le donne.

peu des meilleurs morceaux réservés des entrailles (?), les jeta sur la nappe une seconde fois, et les chiens les dévorèrent. Et les chasseurs l'admiraient.[1] . . . .
Ensuite, Tristan s'en fut sous bois, coupa une branche, la plus longue qu'il trouva, mais telle pourtant qu'on pût la porter d'une seule main. Il y attacha la fourchie où il avait fixé les meilleurs morceaux pris au cerf. Il lia la tête au plus haut de la branche, et dit aux chasseurs: „Seigneurs, prenez ceci; c'est ce qu'on appelle le présent. Vous offrirez la tête au roi selon l'usage courtois. Vos valets de chasse iront devant. Vous, vous sonnerez
G 3063-77. vos trompes.“ »»Ils répondirent: „Nous ne savons comment
»»procéder; mais tes usages nous plaisent mieux que les nôtres;
»»accompagne-nous donc à la cour du roi, et tu lui offriras le
G 3071, 3077. »»présent.“ Ils donnèrent un cheval à Tristan. Il monta et
»»se mit à la voie avec les veneurs.««

(S manque). Pendant qu'ils chevauchaient, les veneurs qui avaient eu
G 3079-94. peine à attendre l'heure et l'occasion propices, avaient hâte d'apprendre son histoire, quel était son pays, comment il était venu en cette terre, son être, son rang. L'avisé Tristan eut égard à leur désir. Il se mit à trouver un conte habile, avec tant de sagesse qu'on ne le croirait pas imaginé par un enfant:
[G 3097-104]. „Mon père, leur dit-il, est un marchand d'Ermenie, riche en
G 3105-20. biens et en vertus. C'est lui qui m'a élevé et enseigné. *Or des*
. *marchands venaient souvent chez nous de divers royaumes. Je*
. *me plaisais à observer leur langage, leurs coutumes, si bien que*
. *mon désir commença à me pousser vers les terres lointaines. Et,*
. *pour ce que j'aurais tant aimé connaître les hommes étrangers*
. *et les terres étrangères, j'en devins triste du matin au soir.*
. *Bref, je me suis enfui de chez mon père et j'ai vogué jusqu'ici*
G 3126-39. . *avec des marchands. Telle est mon histoire.“ — Beau doux*
. *ami, belle jeunesse, béni soit de Dieu le pays où des marchands*

[1]) On a l'impression que toute cette scène de vénerie ennuie le traducteur scandinave, et qu'il abrège de plus en plus. Elle n'a de prix pourtant que si tout le rituel de la chasse est rappelé en détail à un public de connaisseurs. Assurément, ce détail ne devait pas manquer dans le poème original. Il abonde aussi en G, mais comme G peut avoir exposé des usages propres à l'Allemagne, nous n'avons rien à faire qu'à nous contenter du texte de S, en renvoyant les curieux des choses de vénerie au poème de Gottfried et aux notes précieuses de Hertz (*Tristan und Isolde*, p. 501—5). Ils compareront aussi le récit tout différent de *Sir Tristrem*, et la savante dissertation que M. Kölbing y a jointe (*Sir Tristrem*, p. 114—21).

. *élèvent si courtoisement leurs enfants! Il n'est pas de rois qui*
. *apprennent mieux les leurs.* Mais, dis-nous, cher enfant, quel
. nom ton père t'a donné." Il répondit: „Je m'appelle Tristan.
. — Ah! dit l'un des veneurs, comment t'a-t-il donné ce triste
. nom? Ne serais-tu pas mieux appelé

. Juvente bele e la riant?"[1])

. *Ils derisaient ainsi, quant ils aperçurent un beau et fort château:* [G 3140-51].
. *„Maître, dit Tristan, ce château est vraiment digne d'un roi.* G 3152-9.
. *Quel est son nom? — Enfant, c'est le château de Tintajol. —*
. *Tintajol, s'écria Tristan, béni sois-tu de Dieu, toi et tous ceux*
. *qui t'habitent!"*

Ils arrivèrent ainsi en peu de temps devant le palais du (S reprend).
roi. »Alors Tristan prit une trompe de chasse et en tira un Chap. XXII.
»mot prolongé et beau, et tous les veneurs cornèrent à leur G 3208-10. 3214-6.
»tour le même mot.[2]) Au bruit des trompes les hommes du [E 518-28].
»roi s'élancèrent hors de la salle; ils s'étonnent: pourquoi ces [G 3220-70].
»sonneries de cors, inconnues à la cour jusque là? Mais Tristan G 3230-4.
et la troupe des veneurs ne cessèrent de corner, tant que le roi E 518-21.
Marc lui-même apparut.

Alors les chasseurs dirent au roi comment Tristan avait [G 3291-316].
défait le cerf, préparé la curée, la fourchie et le présent . . .
. . . . Ils lui dirent que l'habile veneur était S manque.
. un Ermenois, le fils d'un marchand, et qu'il s'appelait Tristan. G 3275-80. [E, v. 529-39].
. Ah! dit le roi Marc,

. „Tristans, Tristans li Ermeneis, G 3360-1.
. Cum [par] es bels, e cum curteis!"[3]) . . . .

. . . .
Il le retint gracieusement à la cour de Tintajol.[4])

---

[1]) Ce vers français, donné par G, paraît bien être de Thomas. — Sur la liberté que j'ai prise d'emprunter tout le passage à G, cf. une note qui suit.

[2]) On sait qu'à observer la forme des anciens cors, on estime qu'ils ne pouvaient donner qu'une note. „Chaque *mot*, diversement articulé, représentait seulement une valeur de durée et de tenue, et non pas une différence d'intonation. Des *mots longs* et des *mots courts*, combinés de diverses manières, constituaient toutes les *cornures*." Les descriptions de G et de S confirment cette opinion (cf. Dunoyer de Noirmont, *Histoire de la chasse en France*, II, p. 423, ss.).

[3]) G: Tristan, Tristan li Parmenois,
Cum est bêâs et cum cûrtois!

[4]) J'ai dû, ici et plus haut, suppléer au silence de S. Nulle part en S, Tristan ne s'inquiète d'apprendre sur quelle terre la nef des Norvégiens l'a

Traits différentiels de G. G est, comme on a vu, infiniment plus riche que S en détails cynégétiques. Comme tous moyens de contrôle nous manquent ici, je néglige une inutile énumération des traits propres à G. — G se distingue en outre par les quelques données que voici: V. 3165—189. Tristan, parvenu aux portes de Tintajol, dispose selon un rite déterminé la chevauchée des veneurs. — V. 3325—49. Le poète décrit la beauté de Tristan. — V. 3238—3376. Toute la première entrevue entre Marc et son neveu est richement développée: assurément il a existé dans le poème de Thomas une scène analogue.

---

jeté, et les lecteurs sont censés le deviner. Nulle part en S, les veneurs n'ont la curiosité de savoir le nom du pays où se pratiquent les coutumes de vénerie qui les surprennent si fort. Nulle part en S, ils ne s'enquièrent, ni eux, ni le roi Marc, du nom de l'enfant étranger, ni de sa naissance, ni de son rang. Le roi Marc l'accueille en sa mesnie la plus privée sans rien savoir de son origine. De telles ellipses ne surprennent pas autrement en S. Mais il est invraisemblable que Thomas se les soit permises. Fussions-nous réduits au seul texte de S, nous devrions essayer de réintégrer dans notre récit ces éléments nécessaires. Mais, outre ces motifs logiques, quelques observations de fait nous ont induit à recourir ici à G: 1°) G et E sont d'accord pour donner à Marc les explications indispensables. 2°) G conserve en l'un et l'autre épisode des vers français qui, selon toute vraisemblance, ont été empruntés à Thomas. Mais tous les détails de G, adoptés dans notre texte, étaient-ils dans l'original? Nous l'ignorons; il est possible par exemple (quoique moins naturel) que les veneurs aient contenu jusqu'à l'arrivée à Tintajol leur curiosité d'interroger Tristan, et, pour mieux marquer mon doute, j'ai été tenté de remplacer le récit de G, où Tristan se donne pour le fils d'un marchand, par celui d'E, où il prétend que son père est „le meilleur sonneur de cor d'Ermenie et roi de la chasse. (Je me suis cependant décidé pour la version de G, car il fallait bien que Tristan expliquât de quelque façon sa venue en Cornouaille, et cette explication manque en E). — On remarquera que nous adoptons, comme étant très probablement des vers de Thomas, certains des vers ou fragments de vers écrits en français du poème de Gottfried, tandis que nous en négligeons certains autres: „curîe? dê benîe! 2960 — â boneure! 3200 — allez avant! 3204 — dê vus sal, roi et sa mehnie! 3257 — Dê vus sal! — dê vus sal, bêâs vassal! — Merzî, gentil rois! 3351—4, etc. etc.“ Peut-être la fantaisie de Gottfried a-t-elle emprunté ces formules françaises à la mode courtoise de son temps plutôt qu'au poème de Thomas.

meyer in Halle a. S.

räge

ur

n Philologie.

Gustav Gröber.

S. M. 16,00.

Barbastre. — D. Behrens, Zur Wortgeschichte
Kampf mit dem Katzenungetüm. Eine Episode
ihre Lokalisierung in Savoyen. — M. Kaluza,
der Verfasserschaft der Vengeance Raguidel. —
die Mundart von Amiens. — H. R. Lang, The
— F. Ed. Schneegans, Zur Chanson de geste
ke Satire bei Molière? Ein Beitrag zur Komik
a und Modi im Französischen. — G. Thurau,
e in der modernen französischen Erzählungs-
til in seiner Vita. Versuch einer psychologischen
Text der Gedichte von Gillebert de Berneville
riser Handschriften. — L. Zéliqzon, Mund-
istorischen Grundlagen der zweiten Branche des

Daraus sind in Sonderabzug erschienen:

Freymond, E., Artus' Kampf mit dem Katzenungetüm. Eine Episode der Vulgata des Livre d'Artus, die Sage und ihre Lokalisierung in Savoyen. M. 2,40

Kaluza, M., Ueber den Anteil des Raoul de Houdenc an der Verfasserschaft der Vengeance Raguidel. M. 1,00

Koschwitz, E., Ueber einen Volksdichter und die Mundart von Amiens. M. 1,20

Schneegans, H., Groteske Satire bei Molière? Ein Beitrag zur Komik Molière's. M. 1,20

Thurau, G., Geheimwissenschaftliche Probleme und Motive in der modernen französischen Erzählungslitteratur. M. 1,00

Vossler, K., Benvenuto Cellini's Stil in seiner Vita. Versuch einer psychologischen Stilbetrachtung. M. 1,20

Waitz, H., Der kritische Text der Gedichte von Gillebert de Berneville mit Angaben sämtlicher Lesarten nach den Pariser Handschriften. M. 2,40

Zenker, R., Die historischen Grundlagen der zweiten Branche des „Couronnement de Louis". M. 1,80

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02265 7602

